

Le Monde

DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 5 MARS 1999

PUISSANCE D'UN DISPARU

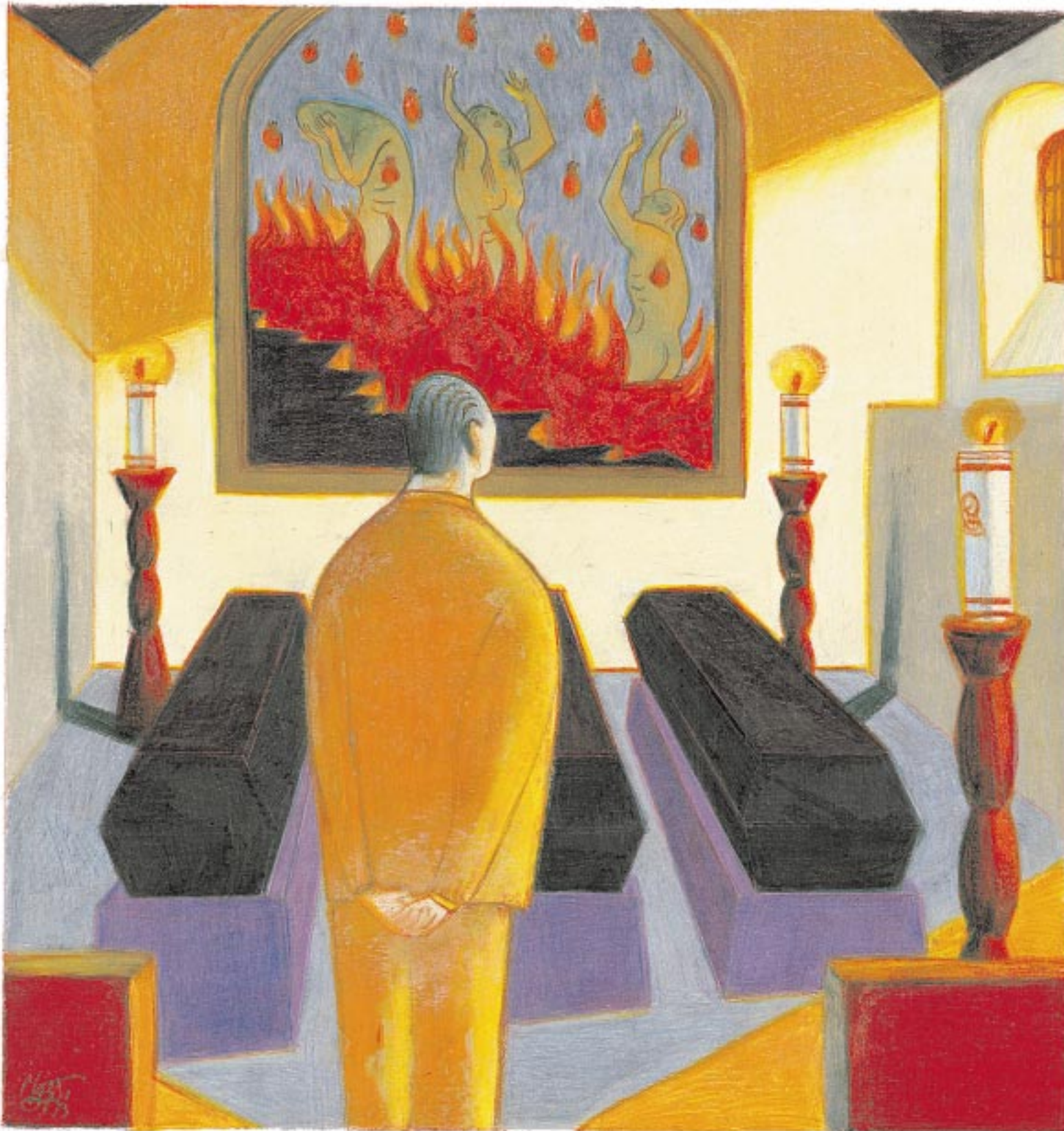
Thomas Bernhard, un auteur de langue allemande qui sait faire rire tout en restant d'une parfaite noirceur p. III

LA DOMINATION MYSTIQUE

« Le Tao du prince », du chinois Han Fei, enfin traduit dans son intégralité p. IX

SÉLECTION

La liste des « poches » parus en février p. XII à XV



Nerval, en poche, pour le meilleur

La concurrence dans les éditions classiques de poche suscite d'incontestables réussites qui peuvent rivaliser avec les éditions savantes

● LITTÉRATURES

Extinction

de Thomas Bernhard
(p. III)

Mon amie Nane

de Paul-Jean Toulet
(p. IV)

Rêves de rêves

d'Antonio Tabucchi
(p. IV)

Une histoire toute simple

de Samuel Joseph Agnon
(p. IV)

La Musique du diable

de Walter Mosley
(p. V)

La Mission

de Ferreira de Castro
(p. V)

Les Lances rouges

d'Arturo Uslar Pietri
(p. V)

● ROMANS

POLICIERS

Téléphone rose

de Pierre Bourgeade
(p. VI)

London Blues

d'Anthony Frewin
(p. VI)

Livraisons

(p. VI)

● SCIENCE-FICTION

Le Baron rouge sang

de Kim Newman
(p. VII)

Livraisons

(p. VII)

● ESSAIS

Han Fei-tse

ou Le Tao du Prince

de Han Fei
(p. IX)

Le Résident

de la République

de Jean-Marie Colombani
(p. X)

LT1, la langue

du III^e Reich

de Victor Klemperer
(p. X)

Une envie

de politique

de Daniel Cohn-Bendit
(p. X)

Madame du Deffand

et son monde

de Benedetta Craveri
(p. XI)

Histoire mondiale

des sciences

de Collin Ronan
(p. XI)

Le Papier

de Pierre-Marc de Biasi
(p. XI)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois de février (p. XII à XV)

LES FILLES DU FEU. LES CHIMÈRES et autres textes

AURÉLIA, précédé des **ILLUMINÉS** et de **PANDORA**, de Gérard de Nerval. Livre de poche, « Classiques de poche », 2 vol., 476 p., 36 F (5,48 €) et 512 p., 42 F (6,40 €).

Qui se souvient des premiers textes classiques édités en format de poche ? Deux ou trois pages qu'une signature de renom torchait à la va-vite (à moins qu'on l'empruntât d'un ouvrage préexistant) en guise de préface à un texte nu, imprimé plus qu'édité. Tel fut le n° 690 du Livre de poche qui vit le jour en 1961 : *Les Filles du Feu*, suivi d'*Aurélia*. En 285 pages un petit Nerval portatif ; au lecteur de se débrouiller dans les arcanes des mythes et rêves nervaliens !...

Près de quarante ans plus tard, les collections de poche rivalisent avec les éditions dites savantes – et font parfois beaucoup mieux qu'elles –, désireuses d'offrir, à côté d'un texte irréprochable, un appareil critique moins soucieux d'érudition que de compréhension. Témoins l'œuvre de Nerval aujourd'hui disponible en Folio (mais là, l'édition

est obsolète et le volume mériterait d'être entièrement repensé), en Presses-Pocket (où, fidèle à l'esprit de « Voir les classiques », on a privilégié un cahier iconographique sans grande pertinence et du paratexte), en GF (deux volumes confiés à Jacques Bony et remarquablement édités) et en Livre de poche (deux volumes dus à Michel Brix, dans la série « Classiques de poche » que dirigent Michel Zink et Michel Jarrety). Bony, Zink, Jarrety, Brix : cette litanie de noms pour souligner à quel point, désormais, éditer un livre de format poche, s'agissant d'un texte « classique », est affaire sérieuse ; et le recours aux « spécialistes » universitaires traduit sans doute un enjeu économique non négligeable : capter le public étudiant et lettré que le prix des éditions savantes dissuade ou que leur type d'annotation rebute.

L'exemple de ces deux volumes nervaliens montre précisément comment se conçoit une édition de référence à prix modéré. Un éditeur-commentateur qui fait, à juste titre, autorité – ici, Michel Brix, coauteur de la biographie de référence de Nerval, membre de l'équipe éditoriale des *Œuvres complètes* de « La Pléiade », rédacteur d'articles et d'ouvrages sur notre auteur – fait bénéficier le projet de ses compétences et permet

ainsi de disposer d'un texte parfait. L'annotation conjoint la précision érudite (conditions de publication, divers états des manuscrits, toutes choses particulièrement essentielles dans le cas de Nerval dont on sait qu'il se « nourrit [ssait] de sa propre substance », réutilisant sans cesse des matériaux anciens pour faire du nouveau) à l'éclaircissement de la lecture (et le Livre de poche a la bonne idée de mettre les notes en infrapaginal, évitant les ennuyeux – et souvent décourageants – allers-retours du texte aux notes rejetées en fin de volume). Le tout précédé de très substantielles « Introductions » de plus de cinquante pages chacune qui sont une véritable initiation à la lecture de l'œuvre.

Ainsi guidé, le lecteur saisit les enjeux de textes par-delà le seul plaisir de la lecture. Car, et c'est l'un des mérites de cette édition, le sérieux du travail de Michel Brix ne fait jamais écran au bonheur de la (re)découverte de texte : guide, le critique ne substitue jamais sa parole à celle de Nerval. Son travail consiste à éviter au lecteur de s'égarer sur de fausses pistes alchimistes, tarotiques ou psychanalytiques dont ont trop longtemps souffert les études nervaliennes.

Daniel Couty

Hamsun, d'une seule traite

Trente années de vagabondages en neuf romans

V ici réuni en un seul tome le meilleur des romans du Norvégien Knut Hamsun. Une course au grand air de mille huit cents pages, en neuf étapes qui pourraient être d'un seul tenant, n'étaient l'évolution du style, passé de l'expression brutale au dialogue poli, de la rage froide à l'ironie tendre. Les neuf romans se succèdent en trois salves successives. La première, sans doute la plus violente, composée de *Faim* (1890), *Mystères* (1892) et *Pan* (1894), enfonce les défenses de l'adversaire. Les deux autres, qui forment trilogies, occupent, labourent et ensementent plus paisiblement. L'une, centrée sur la figure du vagabond Knut Pedersen (le véritable patronyme de Hamsun) s'échelonne de 1906 à 1912, l'autre écrite de 1927 à 1933, après qu'il eut reçu le prix Nobel, est celle d'August le marin.

Le volume s'ouvre par ce défi à la bien-séance constitué par *Faim* – et non pas *La Faim*, comme y insiste avec raison le traducteur et préfacier Régis Boyer : « *Il a faim d'avoir faim. C'est l'état d'hallucination dans lequel le met la privation plus ou*

moins volontaire de nourriture qui le fascine, non la pénurie de vivres elle-même. » En dernier recours, l'affamé de faim s'enfuit de la ville à bord d'un trois-mâts, comme s'il s'agissait d'aller se requinquer d'histoires nouvelles au grand large.

Le marin chez Hamsun n'est pas forcément celui qui conduit un navire. Il est simplement le vagabond, celui qui court devant – ou croit courir –, insaisissable, qui ne se lie jamais. La mer est là bien sûr. Non comme invite au départ, mais comme incitation à se fixer. Car le marin hamsunien ne navigue nulle part mieux qu'en pensée, ancré sur des terres abruptes ou au fond des bois, sous les ciels sans fin qu'offre la Scandinavie l'été. Rêvant d'un monde à l'image d'un auteur sans maîtres ni disciples, à construire au jour le jour, selon une humeur réactive jusqu'à l'autodestruction.

Jean-Louis Perrier

* *Romans*, de Knut Hamsun. Le Livre de poche, classiques modernes, « La Pochothèque », 1 837 p., 145 F (22 €) jusqu'au 30 avril 1999 ; 169 F (25,76 €) ensuite.

en bref

● **Les « Découvertes Gallimard ».** Il faut de tout pour faire des livres, et les éditeurs rivalisent d'approches nouvelles et de concepts originaux. Parmi les plus réussis, les « Découvertes Gallimard » continuent sur leur lancée avec une nouvelle série consacrée à « Une autre histoire du XX^e siècle » qui utilise les archives d'actualités Gaumont que nos grands-parents ont vues bien entendu au cinéma mais qui apparaissent imprimées pour la première fois. Les trois premiers titres sont : *1900-1910, Une presque belle époque* ; *1910-1920, Un monde en guerres* ; *1920-1930, Une paix si fragile*. Sept autres suivront (chaque volume 160 p., 69 F [10,52 €]).

● **Les ABCdaires Flammarion.** Avec les ABCdaires Flammarion, on est dans un format plus long et étroit (12,5 cm x 21 cm), une architecture alphabétique des notices réparties sur dix doubles pages avec un système de renvois des unes aux autres et une introduction qui permet d'emblée d'avoir une vue synthétique du sujet, agrémenté d'une centaine d'illustrations. Les thèmes sont extrêmement variés et sont classés par séries (art, histoire, littérature, sport, sciences, etc...). Parmi les derniers titres parus : *Le Château de Fontainebleau, la Mythologie, Le Cerveau*. (Chaque volume 120 p., 63 F [9,60 €].)

Puissance d'un disparu

EXTINCTION (Auslöschung)

de Thomas Bernhard.
Traduit de l'allemand (Autriche) par
Gilberte Lambrichs.
Gallimard, « Folio », 607 p., 49 F (7,47 €)
(Première édition : Gallimard, 1990.)

Ly a dix ans, presque jour pour jour, mourait Thomas Bernhard. Si son audience a été moins fulgurante que celle de Peter Handke (de onze ans son cadet), il apparaît de plus en plus comme l'un des géants de la littérature de langue allemande. Même bien au-delà des frontières autrichiennes, son ombre d'imprécatrice solitaire ne cesse d'investir le monde du roman mais aussi celui du théâtre, si bien qu'il ne passe plus une saison sans que plusieurs de ses pièces soient à l'affiche. Aujourd'hui paraît en édition de poche son dernier roman, publié en 1986, *Extinction*. Six cents pages d'une prose dense, sans le moindre passage à la ligne. Testament ? Ultime cataracte ? Témoignage d'un irrépressible « effondrement », comme l'indique le sous-titre ? A coup sûr l'une des œuvres les plus inexorables dans cette immense coulée qui a débuté avec *Gel* (1963). Ingeborg Bachmann ne s'y était pas trompée, qui écrivait, peu après la parution de ce premier roman : « *Pendant toutes ces années, on s'est demandé à quoi le nouveau ressemblerait. Eh bien, le voici, le nouveau.* » Jamais cette mise en évidence n'a été démentie.

Quel est ce « nouveau » toujours nouveau ? Deux choses : une vision du monde et une voix – mais c'est dans l'exacte correspondance de cette vision du monde et de cette voix qui la propage que réside la force singulière d'une œuvre qui se répète et se renouvelle jusqu'au vertige.

On peut voir en Thomas Bernhard un pessimiste invétéré ; il est vrai que l'influence de Schopenhauer – que lui a fait découvrir son grand-père, figure aimée de son enfance – a été déterminante sur son évolution, de même que celle de Kierkegaard, auquel le relie l'angoisse de la maladie et de la mort si présente dans *Extinction*, bien que tempérée ici par une sérénité inconnue qui trouve son accomplissement dans la décision finale du narrateur. En fait, Bernhard n'a été le disciple de personne ; et par-delà les filiations – on peut citer aussi Montaigne, Nietzsche, Kafka – reste surtout l'affirmation de l'indépendance, première condition de la pensée qui ne reconnaît qu'un seul adversaire : la mort. S'il l'a souvent vue de très près, il n'en retire rien de morbide : « *Tout est ridiculement risible quand on pense à la mort* », déclarait-il en 1968, lors de la remise d'un prix qui voulait l'honorer – et peut-être l'amadouer. Oui, tout est risible, et l'on ne peut amadouer une telle rage de vivre. Prenant un malin plaisir à déjouer les attentes, Thomas Bernhard est l'un des rares auteurs modernes de langue allemande à ne pas succomber à

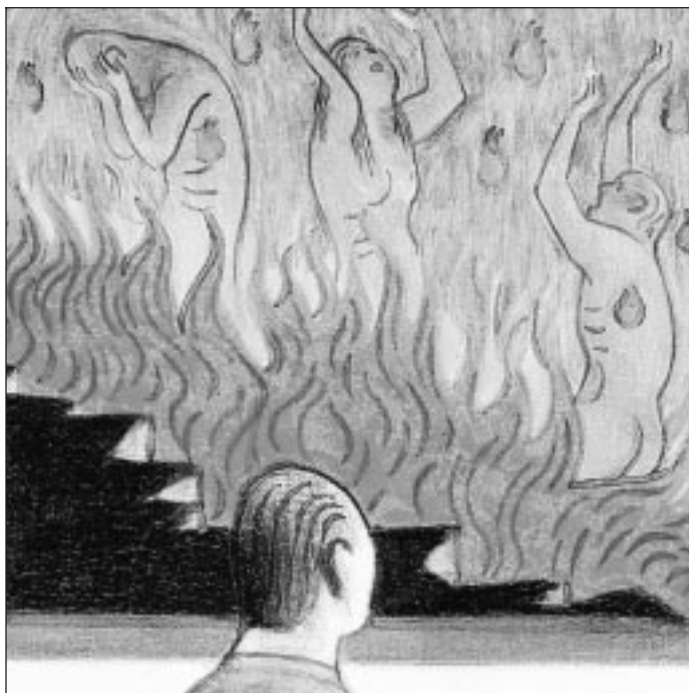


ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTOTTI

Thomas Bernhard est l'un des rares auteurs modernes de langue allemande à savoir faire rire tout en restant d'une parfaite noirceur

la gravité et au pathétique, l'un des rares à savoir écrire des pages drôles sur le grotesque de notre condition. L'Autriche est la première à en faire les frais.

L'Autriche n'est pas l'Autriche. Indisciplinable de la littérature de la Mitteleuropa, de cette alchimie aussi spontanée que calculée d'attraction et de répulsion pour le pays d'où l'on vient, Bernhard a focalisé toute sa hargne sur ce petit Etat retranché sur son pittoresque, bien qu'il n'y ait pas vu le jour (il est né aux Pays-Bas en 1931), mais où il a vécu, souvent reclus – existence entrecoupée de nombreux voyages. Dans *Extinction*, le narrateur, qui vit en Italie, apprend la mort de ses parents et de son frère dans un accident de la circulation. Contemplant les photos des trois disparus, il revient sur tout ce qui l'a forcé à partir, « *l'infâme pression catholique* », l'abjection nationale-socialiste, et cette atmosphère étouffante qui transforme inexorablement l'amour en haine. Une dernière fois, il règle ses comptes : tirer un trait, « éteindre » tout ce qui le rattachait à son enfance, rompre avec cet univers insupportablement étriqué : « *Qu'est-ce qu'un pays sans mer ?* » fait-il dire, au détour d'une phrase, à l'un de ses personnages, Georg, l'oncle rebelle à qui il doit de ne pas avoir sombré. Bernhard, fils naturel, se compose ici une famille aisée – qu'il se hâte de décrire dès les premières pages – pour qu'aucune entrave sociale ne vienne oblitérer son invective : ils avaient tout, ils n'étaient rien. Son besoin de famille, il l'a reporté sur la littérature, la musique et sur Gambetti, cet élève dont il est le maître depuis quinze ans à Rome mais qu'il s'est toujours gardé d'emmener au château de Wolfsegg. « *Pour éviter... qu'il ne connaisse mon origine.* ».

Pourtant l'Autriche n'est pas seulement l'Autriche. Exemple paradigmatique de la perversion et du mensonge, de l'hypocrisie et de la mesquinerie, de la bassesse et du crime contre l'humanité, elle est le foyer symbolique de l'effondrement. Plus personne ne s'y trompe. Dans toute l'Europe, et particulièrement en France, Thomas Bernhard est devenu l'auteur-culte d'une civilisation en porte-à-faux. Ingeborg Bachmann, une fois encore, notait avec justesse : « *Ce sont des livres sur les choses dernières, sur la misère de l'homme, pas sur ce qui est misérable, mais sur l'état de perturbation où chacun se trouve.* » Peu importe alors où se situe l'épicentre du séisme quand la propagation des secousses ne connaît aucune frontière, aucun répit non plus.

Qu'elle accuse, vitupère, chicane, toujours la voix de Bernhard, loin de l'insurrection romantique, s'acharne, ressasse, s'enroule sur elle-même pour mieux repartir, impose ses correspondances par de grandes ellipses où les mots se relaient dans de convergents cortèges. De quoi s'y perdre ? Non, car cette voix qui ne tarit jamais est aussi limpide qu'impitoyable, accessible, par-delà les exagérations revendiquées, au doute et à l'amour vrai – généreuse.

Pierre Deshusses

* Également en « Folio » : *Oui. L'Origine et Simple indication. Un Enfant. Le Neveu de Wittgenstein et Une amitié. Le Naufragé. Des Arbres à abattre et Une irritation. Maîtres anciens et Comédie.* En « Folio bilingue » : *L'Imitateur.*

extrait

Très tôt, lui, mon oncle Georg, m'avait en quelque sorte ouvert les yeux au reste du monde, avait attiré mon attention sur le fait qu'il existe encore autre chose que Wolfsegg et que l'Autriche, quelque chose d'encore beaucoup plus magnifique, quelque chose d'encore beaucoup plus extraordinaire, et que le monde ne se compose pas seulement, comme l'usage l'admet généralement, d'une seule famille mais de millions de familles, pas seulement d'un seul lieu mais de millions de lieux et pas seulement d'un seul peuple mais de beaucoup de centaines et de milliers de peuples, et pas seulement d'un seul pays mais de beaucoup de centaines et de milliers de pays qui sont, tous et chacun, des plus beaux et des plus importants. L'humanité dans son ensemble est infinie, avec toutes ses beautés et possibilités, disait mon oncle Georg. Seul l'imbécile croit que le monde finit là où il finit lui-même. Toutefois mon oncle Georg ne m'a pas seulement initié à la littérature et ouvert la littérature comme *le paradis sans fin*, il m'a aussi initié au monde de la musique et m'a ouvert les yeux à tous les arts. Ce n'est que lorsque nous avons une notion juste de l'art que nous avons aussi une notion juste de la nature, disait-il.

Extinction, pages 35 et 36.

La prière des fleurs

MON AMIE NANE
de Paul-Jean Toulet.
La Table ronde,
« La petite vermillon »,
192 p., 45 F (6,85 €).
(Première édition :
Mercure de France, 1905.)

Quand on évoque les grands romanciers des XIX^e et XX^e siècles, le nom de Toulet – on dit habituellement « le gentil Toulet » – n’apparaît pas. Il semble qu’il ne soit que l’exceptionnel poète des *Contrerimes*. Certes, il ne faut pas attendre de lui une fresque populiste ou une œuvre qui fait de l’auteur un spéléologue des complexités psychologiques, mais ses cinq romans, loin d’être négligeables, sont ce que Jean d’Ormesson appelle des « chefs-d’œuvre minuscules et immenses ». Ainsi de cette *Nane* dont le nom évoque à la fois la Nana de Zola et les amantes frivoles qui éclairent la poésie de ce maître en ironie, cynique et impertinent. Nane est une fille de joie pas si joyeuse que cela. Attachée à un Bélesbat, industriel à « l’âme tout arithmétique » qui la quitte pour un voyage, elle continue à le tromper « quoique avec moins de plaisir depuis qu’il était loin ». Dès lors, les aventures vont se succéder en autant de scènes savoureuses par leur situation et par le style de celui qui raconte son amie, et ce jusqu’au mariage de M^{lle} Hannais Dunois, dite Nane, avec Dieudonné Le Marigo, propriétaire et industriel « destiné par son nom à un hymen inexorable ».

Voilà, dira-t-on, un sujet bien léger. Il ne faut pas s’y fier. Toulet jongle avec la syntaxe et le vocabulaire, son écriture est pétillante, autant de qualités qui ne font pas forcément une œuvre futile. Au détour des amours de Nane, si le poète nous dit le crépuscule, « l’heure où les fleurs font leur prière », il sait aussi nous dire qu’« il y a tant de gens qui n’ont jamais existé » et autres petits riens qui tout à coup prennent du poids, comme ça, légèrement.

Pierre-Robert Leclercq

Les fantômes du cimetière des Plaisirs

Fernando Pessoa, Ovide, Villon ou Freud : l’étoffe des « rêves » d’Antonio Tabucchi

RÊVES DE RÊVES (Sogni di sogni)
d’Antonio Tabucchi.
Traduit de l’italien
par Bernard Comment.
« 10/18 », 160 p., 38 F (5,79 €).
(Première édition :
Christian Bourgois, 1994.)

Une nuit du printemps 1991, Antonio Tabucchi, songeur et écrivain, fit un rêve. Il rêva qu’il était à Lisbonne, sur les quais au bord du Tage. L’après-midi finissait. Il regardait le trafic des bateaux en songeant à la grandeur du Portugal, quand il fut abordé par un homme mince, sans âge, d’un physique assez terne. Il avait un visage ovale, un teint pâle, des lunettes dorées et une fine moustache.

L’homme titubait quelque peu et semblait dans un léger état d’ébriété. Il entraîna Antonio Tabucchi à quelques pas de là, au café Martinho da Arcada. Il sourit en voyant son portrait encadré au mur. « Je suis un fantôme dans cette ville », soupira cet homme que Tabucchi connaissait comme un frère, mais n’arrivait pas à reconnaître. « Je croise mon portrait ou ma silhouette. J’ai même eu mon effigie sur un billet de banque. Savez-vous que j’ai le privilège d’avoir deux tombeaux, l’un au cimetière des Plaisirs et l’autre au monastère des Hiéronymes ? Reconnaissons que certains morts sont plus mal lotis. »

« Je m’appelle, entre autres, Fernando

Pessoa et je suis écrivain, comme vous. J’ai beaucoup aimé Nocturne indien. C’est l’une des meilleures transcriptions que j’ai lues d’une œuvre laissée dans ma célèbre malle, pleine de gens, comme vous dites. Je n’avais pas pensé à cet hétéronyme italien, mais vous l’avez bien choisi. » Antonio Tabucchi proposa d’aller prendre l’air, au cinquième verre de porto.

Les deux hommes remontèrent vers le Rossio. Tabucchi n’arrivait pas à parler. Pessoa s’exprimait pourtant très lentement. Il y avait de longs silences. Tabucchi savait que cette rencontre était importante, qu’il l’avait toujours souhaitée ou rêvée, mais il ne parvenait pas à savoir qui était ce Pessoa et ne comprenait pas ce qu’il lui disait. Ils prirent l’ascenseur construit par un disciple de Gustave Eiffel pour accéder au Bairro Alto. Ils s’arrêtèrent sur une place et Fernando Pessoa montra un banc, en expliquant : « C’est là qu’un autre de mes hétéronymes, José Saramago, a situé une de mes discussions avec Ricardo Reis. »

Ils continuèrent jusqu’au Café Brasileira, rue Garrett. Pessoa n’eut pas un regard pour la statue de Camoens. Il sourit en passant devant l’Hôtel Borges (« C’est quand même ma plus belle réussite, celui-là ! »). Ils trouvèrent une place à la terrasse du café. Pessoa jeta un coup d’œil sur une autre statue représentant un écrivain attablé. « Je n’aurais jamais cru qu’on me représenterait ainsi. C’est hideux. Allons ailleurs ! »

Ils descendaient vers le Chiado.

Tabucchi se retourna vers la sculpture et se reconnut. Il suffoquait. Pessoa continuait à marcher sans se préoccuper du malaise de son compagnon. Tabucchi courait maintenant sans pouvoir rattraper cet écrivain fantôme, qui disparaissait parmi la foule. Il faisait nuit. Il entendit encore une fois pourtant cette voix lointaine qui criait : « Vous vous souvenez, Tabucchi, de ces vers d’Edgar Poe : “All what we see or seem/Is but a dream within a dream.” Ne les prenez pas au... »

Antonio Tabucchi se réveilla brusquement. Il était encore dans son rêve lorsqu’il écrivit : « La nuit du 7 mars 1914, Fernando Pessoa, poète et simulateur, rêva qu’il se réveillait. » Il enchaîna par les songes d’autres artistes. Dédale aidait le Minotaure à s’envoler vers la lune, Ovide se métamorphosait en papillon, Le Caravage rencontrait le Christ, après avoir blasphémé, Villon se promenait dans une forêt de pendus, Rimbaud dialoguait avec une femme qui s’appelait Aurélia, « parce que c’est une femme de rêve », Stevenson enfant lisait *L’Ile au trésor*, Toulouse-Lautrec dansait avec Jane Avril et ses jambes s’allongeaient, et Freud, qui avait les traits de Dora, se faisait violer par un garçon boucher.

Il y avait aussi Apulée, Rabelais, Goya, Debussy, Maïakovski, Tchekhov, Garcia Lorca et quelques autres rêveurs. Antonio Tabucchi venait d’écrire l’un de ses très beaux livres : *Rêves de rêves*.

Alain Salles

Le mariage comme un enfer douillet

Tension entre tradition et modernité dans un monde juif disparu, par Samuel Agnon

UNE HISTOIRE TOUTE SIMPLE (Sippur Pashut)
de Samuel Joseph Agnon.
Traduit de l’hébreu par M.-R. Leblanc
« 10/18 », 272 p., 45 F (6,86 €).
(Première édition : Albin Michel, 1980.)

Il est né en 1888 dans une grosse bourgade juive de la Galicie, au temps où cette province, aujourd’hui ukrainienne, appartenait à l’empire des Habsbourg. Ce n’est que vingt ans plus tard que Joseph Samuel Czaczkes, écrivain de langue yiddish déjà reconnu, utilise, pour signer un premier texte rédigé en hébreu, à Jaffa, le nom de plume d’Agnon. Après un séjour dans cette ville, il quitte en 1913 la Palestine pour l’Allemagne puis, en 1924, revient et s’installe à Jérusalem. Il y meurt en 1970, quatre ans après le couronnement de son œuvre par le prix Nobel de littérature.

Samuel Joseph Agnon aura donc connu la fin de la domination ottomane

et l’installation du mandat britannique, le déclin du Yiddishland en Europe orientale et aussi les débuts de l’Etat hébreu. Ces événements devaient féconder tous ses livres, dont certains ont été traduits en français (1).

Une histoire toute simple se passe au tournant du siècle dernier à Shiboush, modèle du *shtetl* natal d’Agnon. Blouma, une jeune fille ayant perdu ses parents, est accueillie au sein d’une famille de marchands aisés. L’ambiguïté du statut de cette parente pauvre, préposée aux travaux ménagers mais reçue avec bienveillance, favorise l’éclosion d’un amour silencieux entre elle et Herschel, le fils de ses bienfaiteurs.

Arrivé à l’âge adulte, la terrifiante douceur de la pression maternelle contraint cet « adolescent sans qualités » à épouser une riche héritière. Il plonge dans l’enfer des accommodations : la sauvegarde des intérêts financiers s’impose malgré la dépression sévère – exigeant des soins – provoquée par l’amour contrarié, refoulé,

de Herschel qui vivra désormais dans un monde protégé et douillet. La fluidité, l’excellence de la traduction emportent aussitôt l’adhésion du lecteur, mais l’histoire en elle-même témoigne-t-elle de cette simplicité annoncée par Agnon ?

La sérénité qu’il observe face au désarroi du héros, la tendresse ironique du regard sur cet univers peuplé de petits commerçants et de démunis, de marieurs, d’exégètes du Talmud et de prétendus socialistes, ne doivent pas tromper. Une tension latente et terrible sous-tend ce récit en apparence si limpide, celle d’une génération partagée entre l’impératif réducteur d’une certaine tradition et l’aube de la modernité qui se prépare à déployer l’éventail de ses horreurs inimaginables. *Une histoire toute simple* est parue pour la première fois en 1935.

Edgar Reichmann

(1) Chez Albin Michel, *Le Chien Balak* et *L’Hôte de passage* ainsi que *Contes de Jérusalem* et *21 nouvelles*.

L'homme rongé par le blues

L'écrivain noir américain Walter Mosley dans la mémoire vive de son peuple

LA MUSIQUE DU DIABLE

(RL's Dream)
de Walter Mosley.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Bernard Cohen
Seuil, « Points », 324 p., 40 F (6,10 €).
(Première édition : Albin Michel, 1997.)

Auteur noir américain, Walter Mosley est le créateur d'Easy Rawlins, détective qui traîne une nonchalante normalité au long de plusieurs romans policiers, dont *Papillon blanc* (1) et *Le Diable en robe bleue* (2), qui ont pour cadre les ghettos des villes américaines. Rawlins s'y retrouve investi contre son gré de missions dans lesquelles il se débat entre sa vie « pépère » et sa conscience de race. Mais, aussi poignantes et originales soient-elles, ces œuvres ne franchissent que très rarement les limites que le genre policier s'impose à lui-même. Easy Rawlins comme Ed Cercueil et Fossoyeur, les personnages emblématiques de Chester Himes, sont trop occupés à gérer leur quotidien pour porter un regard réellement distancié sur l'histoire de leur communauté.

Seule, semble-t-il, l'ambition littéraire qu'exige le roman permet de franchir ce passage qui mène de l'anecdote à l'universel. *La Fin d'un primitif* et *La Croisade de Lee Gordon*, de Himes, ou, dans d'autres registres, *Après l'orage*, de Jim Thompson, et *Le Pianiste*, de Vasquez Montalban, ont permis à leurs auteurs d'accéder à la

dimension romanesque que leur déniait le polar, d'exprimer à travers eux une représentation exemplaire de la réalité. C'est évidemment aussi le cas de *La Musique du diable*.

Les initiales du titre original, *RL's Dream*, sont celles de Robert Leroy par lesquelles était connu le mythique chanteur et guitariste de blues Robert Johnson (1911-1938). L'influence de ce maître fondateur (3) est revendiquée par la plupart des bluesmen noirs aussi bien que par les Rolling Stones ou Eric Clapton. Son éviction du titre français est d'autant plus regrettable que celui que l'on nommait aussi « le Faust du blues » sert de fil conducteur à ce livre sur lequel il projette son ombre aussi inquiétante que séduisante.

Une ombre dont le personnage principal, Artwater « Soupspoon » Wise, lui aussi chanteur de blues du delta du Mississippi, a cherché à percer le secret tout au long de sa vie : « J'ai jamais joué le blues, pour de vrai, j'ai seulement couru après... *Le vrai blues, il est au bout de la route que RL a suivie, en souffrant et en chantant jusqu'à ce qu'y crève. Moi, je l'ai accompagné jusqu'au portail, et puis Satan m'a rendu dingue de trouille et m'a laissé en arrière pour pleurer.* »

C'est dans les entrailles de cet homme devenu vieux, rongées par le cancer autant que par le blues, que nous plonge ce roman. Le premier chapitre, numéroté « Zéro », le montre dans le New York des années 90, tentant de rejoindre son minable appartement pour s'y éteindre,

vacillant souvenir de lui-même : « *Dans le Delta, les ombres se succédaient chaque jour en si grand nombre qu'un homme de couleur n'avait pratiquement aucune chance de se redresser.* »

C'est pourtant ce qui lui arrivera, le temps d'un sursis accordé par l'improbable rencontre avec une jeune femme blanche. Kiki, « *une rouquine ivre morte, charcutée, qui prenait les baffes pour des baisers et le whisky pour du lait* », se met en tête de le sauver. Elle qui ne peut trouver parmi les siens de quoi panser ses propres blessures fera tout pour redonner une dignité et une conscience à cette épave. « *Soupspoon* » mettra à profit ce court répit pour mener à terme sa course-poursuite avec le diable, concurrent et arbitre à la fois, pour enfin le regarder droit dans les yeux. Il y verra sa propre mémoire et, à travers elle, l'histoire de son peuple : « *Ce sont les Noirs qui ont fait la culture de ce pays, à leur manière, mais personne ne le sait vraiment puisque ce n'est pas écrit dans les livres.* » C'est chose faite avec celui-ci dont les chapitres chantent, gémissent ou hurlent comme les blues lancinants de RL : « *Early this mornin', when you knocked upon my door, and I said: "Hello Satan, I believe it's time to go", me and the Devil was walkin'side by side...* » Bon voyage.

Jean-Louis Aragon

- (1) Seuil, « Points »
(2) Gallimard, « Série noire »
(3) La quarantaine d'enregistrements qu'il a laissés sont disponibles.

Lâcheté et ambition

LES LANCES ROUGES

(Las Lanzas coloradas)
d'Arturo Uslar Pietri.
Traduit de l'espagnol
(Venezuela)
par Jean Cassou.
Le Serpent à plumes,
« Motifs », 284 p., 38 F
(5,79 €).
(Première édition :
Gallimard, 1932.)

Né en 1906 à Caracas, Uslar Pietri est ce qu'il est convenu d'appeler un humaniste. Romancier, essayiste, historien, ministre, diplomate, directeur du quotidien *El Nacional*, il a également occupé plusieurs postes importants à l'Unesco. Il résidait à Paris lorsque fut publié, en 1931, ce roman qui est considéré comme l'acte de naissance du roman latino-américain moderne. Uslar est d'ailleurs l'« inventeur » du terme « réalisme magique ».

Les Lances rouges se situe au Venezuela aux alentours de 1810, année où débuta la guerre d'indépendance sous la direction de Miranda et surtout de Bolivar. Ce roman foisonnant s'attache à raconter, dans une langue délicate et poétique, la lutte sans merci qui opposa le camp des royalistes à celui des républicains ; les descriptions de combats sont stupéfiantes. Mais ce qui est peut-être le plus frappant est le choix des personnages principaux. Don Fernando, jeune propriétaire terrien, et son régisseur, Presentación Campo, bien qu'emportés par le flot des événements, sont dénués de toute motivation politique : le premier par lâcheté et indécision malades, le deuxième par ambition, son seul intérêt étant le profit qu'il pourra tirer de la guerre. A travers le comportement individuel de ce couple opposé mais complémentaire, transparaissent les sinistres profils de l'oligarchie et du dictateur pour lesquels démocratie n'a pas plus de sens que monarchie.

Ce curieux roman, dont le début exalte la lutte pour la liberté, bascule finalement dans le découragement et le désespoir, à l'image sans doute de Bolivar à la fin de sa vie.

J.-L. Ar.

Les jungles intérieures

De l'(in)utilité et des dangers du sacrifice : le talent subtil du Portugais Ferreira de Castro

LA MISSION

de Ferreira de Castro.
Traduit du portugais
par Louise Delapierre
et Renée Gahisto.
Grasset, « Les Cahiers rouges »,
168 p., 46 F (7,01 €).
(Première édition : Bernard Grasset,
1957.)

On n'a guère l'occasion de lire un roman écrit par un ancien *seringueiro*, un forçat du caoutchouc qui s'échina pendant dix ans à récolter du latex au fin fond de l'Amazonie. C'était vers 1920, et le Portugais Ferreira de Castro en rapporta un sombre et beau livre : *Forêt vierge*.

La Mission, qui date de 1954, traite d'un sujet bien différent, la jungle y est tout intérieure, puisqu'il s'agit d'un cas de conscience. L'expression semble bien désuète aujourd'hui, elle fleurit bon l'encaustique du confessionnal et l'encens des vêpres. Mais elle rappelle opportunément un énorme effort, multiséculaire, de

méditation psychologique sur la morale et les passions. Que de traités de la confession, que de hautes controverses, que de prêches sonores, avant que Marx, Darwin et Freud n'expliquent tout cela et nous imposent leurs certitudes.

Ferreira a choisi pour poser son problème une époque de crise extrême, juin 1940 dans les environs d'un bourg du Poitou. Une douzaine d'hommes mûrs habitent un vaste bâtiment, ils sont prêtres, et leur demeure est un couvent. Comme les y autorisent les lois de la guerre, ils s'approprient à faire peindre sur leur toit le mot « Mission », en espérant que les bombardiers bien-pensants les épargneront. Quoi de plus légitime ? Or l'un des prêtres a observé qu'à l'autre bout du village un bâtiment analogue au couvent, construit jadis pour des religieuses, abrite aujourd'hui une fabrique d'armements ; quatre cents personnes y travaillent. Protéger les prêtres par l'inscription salvatrice, c'est inviter les stukas à chercher ailleurs, c'est détourner leur foudre vers l'usine et sa foule d'ouvriers.

Ne rien peindre, laisser vierge le toit des religieux, c'est rendre possible, sinon probable, leur anéantissement, et sauver les autres. Un cas de conscience, en vérité, et celui qui l'a soulevé déchaîne un beau tapage sous les barrettes et les soutanes.

L'auteur expose les points de vue, exprime les arguments, révèle peu à peu les personnalités, les lâches, les stupides, les inquiets. Il va plus loin, il montre comment une crise classique, presque un cas d'école sur l'utilité du sacrifice, peut amener des doutes infiniment plus graves. Son héros, de retour d'Asie, a écrit pour la décolonisation, il désapprouve le célibat des prêtres, il finira par quitter le couvent et le sacerdoce. Ferreira traite toutes ces transformations avec un merveilleux talent pour peindre le doute, les hésitations, les atteroiements. Tout lui est bon pour définir les ambiances : une rose, une abeille, un soulier qui blesse, une main paternelle sur la tête d'un enfant, et cette fin de printemps si belle, si sereine... et si tragique.

Jean Soublin

l i v r a i s o n s

● **SERIAL SCHIZO**, de Sylvie Bonnet

Voici une collection de romans noirs qui sent son concept marketing à quinze pas. Un titre comme l’imaginent les vieux quand ils veulent « faire jeune » : « Nuit grave ». Des couvertures d’un mauvais goût très étudié, criardes et racoleuses. Des textes courts, pour ne pas effrayer les zappeurs compulsifs et autres mordus de jeux vidéo. Pourquoi faut-il que certains se croient obligés, quand ils s’adressent aux jeunes, de les prendre pour des imbéciles ? Dommage, car la médiocrité moyenne de la collection n’empêche pas certains textes d’émerger. A l’instar de ce petit roman de Sylvie Bonnet, *Serial schizo*, dixième de la collection. Troublante histoire, récit sur le fil du rasoir, mouvements obscurs de l’intrigue, structure savamment éclatée. Comme une vitre soufflée par une explosion.

Au cœur du récit, s’agitent divers fantômes. Un enfant victime d’un attentat qui voit sa mère mourir sous ses yeux. Un jeune homme en service civil dans la police, obsédé par la propreté. Une série de jeunes femmes blondes égorgées, le visage lacéré en un parfait quadrillage de chair et de sang. Le lecteur progresse à l’aveugle parmi les ombres et les jeux de miroirs. Reconstitue peu à peu ce puzzle fiévreux découpé en toutes petites pièces pointues. Le seul mystère qui tienne, bien sûr, est celui des êtres. Qu’est-ce qui fait la différence entre les « gens sans histoires » et les pires saligauds ? Le style haché menu sert remarquablement le propos. Des rafales de petites phrases coupantes. Comme autant de signaux de détresse dans la nuit.

(Fleuve noir, « Nuit grave », 96 p., 25 F, 3,8 €. Inédit.)

● **FÉVRIER**, de Louis Sanders

Pauvre Gaston, té. Ecrasé sous un chêne en coupant du bois. Bizarre. D’autant plus que ce n’est pas le premier des fils Caminade à mourir violemment. Largement de quoi mobiliser un Anglais parano récemment installé dans le pays. Un petit hameau de Dordogne. Mais allez donc savoir, quand le pays en question se recroqueville sur ses secrets. Allez donc décrypter les « *C’est ce qu’on dit* », « *Si c’est pas malheureux* » et autres « *On peut pas être sûr* »… Écrit par un spécialiste de la littérature anglo-saxonne, traducteur et éditeur (Louis Sanders est le pseudonyme d’Elie Robert-Nicoud), *Février* est un des romans les plus savoureux de ce début d’année. Portrait croisé du monde paysan et du petit milieu des Anglais de la Dordogne, cet élégant récit, tout en finesse et pointes mouche-tées, est relevé juste ce qu’il faut. Un régal d’humour et d’esprit. (« Rivages/Noir », 196 p., 52 F, 7,9 €. Inédit.)

● **OMBRES CHINOISES** de Frances Fyfield

Les livres de Frances Fyfield ne ressemblent à aucun autre. Plus proches du roman psychologique que de l’énigme traditionnelle, ils surprennent d’abord par une construction déroutante, à mille lieues des canons du genre. Ainsi d’*Ombres chinoises*, qui met en scène un de ses personnages favoris, Helen West, substitut du procureur. Celle-ci vient de perdre un nouveau procès contre un certain M^r Logo, un pervers plusieurs fois surpris à suivre les petites filles dans la rue, mais que ni elle ni la police n’ont réussi à coincer définitivement. Est-il d’ailleurs jamais passé à l’acte ? Son supérieur hiérarchique en doute fortement et souhaiterait qu’elle consacre son temps à de plus solides affaires.

Ou à la bonne marche de son bureau. Depuis quelque temps, en effet, certaines pièces de dossiers importants disparaissent mystérieusement des locaux ou des ordinateurs du ministère public. Et la conduite de sa secrétaire, la toute jeune Rose Darvey, à la limite de la nymphomanie, commence à faire scandale… Frances Fyfield passe d’un personnage à l’autre, sème des bribes d’histoires comme autant de petits cailloux sur le chemin de son récit. A la manière d’une archéologue, elle explore tel comportement, scrute tel ou tel geste, revient encore et encore pour creuser chaque fois plus profond. Et voici que l’intrigue, qui semblait tarder à se mettre en place, apparaît de manière subreptice. Les matériaux épars, débris de vie, fragments d’histoires patiemment accumulés, commencent à s’emboîter. L’émotion surgit d’elle-même, car Fyfield va jusqu’au bout de ses histoires, dont les moteurs sont toujours le sexe, le désir et la folie. Sous une apparente froideur, elle force le réel jusqu’à l’incandescence avec une acuité de regard et une crudité d’expression au-delà de toute pudeur. Ses livres prennent alors cette force et cette violence singulières qui font leur réputation.

(Traduit de l’anglais par Alexis Champon. Pocket, 280 p., 32 F, 4,8 €. Première édition : Presses de la Cité, 1997.)

La couleur du sexe

Deux thrillers sur les délires de cette fin de siècle

TÉLÉPHONE ROSE

de Pierre Bourgeade. Gallimard, « Série noire », 184 p., 25 F (3,8 €). (Inédit.)

LONDON BLUES

d’Anthony Frewin. Traduit de l’anglais par Sylviane Lamoine. Le Serpent à plumes, « Serpent noir », 362 p., 79 F (12 €). (Inédit.)

Les histoires de sexe ne sont pas toujours roses. Elles peuvent même parfois virer au roman noir. Quand les mecs sortent leur fric pour tomber leur froc. Ou faire tomber les autres dans l’étalage et le scandale. Du côté de chez Pierre Bourgeade, ces liaisons dangereuses n’empêchent pas la bonne humeur. Bien au contraire. *Téléphone rose*, son second polar (après *Pitbull*, paru l’an dernier dans la même collection) s’inscrit résolument dans le registre de la comédie. Et avec quelle santé ! Le livre vous aspire dès les premières pages. Caracole. Chahute. Déjante. Le style aussi débridé que l’imagination. « *Deux gros yeux incolores, aussi dénués d’expression qu’un anus de pieuvre frappée d’idiotie* », métaphorise-t-il, entre zoomorphie et proctologie, pour décrire un de ses inénarrables personnages de flic.

Bref, si le lecteur parfois rit jaune, *Téléphone rose* témoigne de la verdeur de l’écrivain. C’est tonique. Drôle. Jouissif et bandant, pourrait-on dire pour rester dans le ton et le sujet. Irrespectueux, raboteux et méchant aussi.

A l’image de son héros, Barnabé Follope, ancien libraire devenu détective privé par amour du polar et pour cause de crise de la lecture : « *Les femmes aimaient les romans sentimentaux, elles body-buildisent, stretchent, se font épiler le “maillot”*. *Les gosses étaient fans de BD, ils le sont de jeux électroniques. Les mecs s’offraient un recueil de textes érotiques, ils s’offrent un pack de K7 pornos*. » Macho, râleur, grincheux, Barnabé Follope promène son regard acide sur son quartier, le carrefour Montparnasse-Delambre-Raspail – qui n’est plus ce qu’il était –, et le monde en général – qui ne s’arrange pas – quand une femme, au *vox appeal* irrésistible, l’appelle au téléphone pour lui confier une mission. Il s’agit simplement de prendre deux ou trois clichés dans un appartement situé à cent mètres de chez lui. La belle ayant pris soin de déposer sa photo dans sa boîte aux lettres quelques heures plus tôt, Follope se précipite… pour la découvrir – ou du moins ce qu’il en reste – baignant dans un lac de sang.

Ainsi commence cette course-poursuite dans les méandres poissons du « téléphone rose », prétexte à quelques belles envolées sur les délires de cette fin de siècle et les aléas de la modernité. Pour déboucher sur une singulière histoire d’amour, étrange et dérangeante, et sur un réquisitoire sanglant contre l’industrie du sexe dans une société à ce point déglin-

guée que l’amour lui-même y devient virtuel : « *Le cauchemar climatisé, on est en plein dedans ! Ressassons : peep-show, téléphone rose, Minitel, Internet… l’amour sans contact… les femmes sans femmes… le cul sans cul… Le cauchemar climatisé… aseptisé… abstraitisé… technologisé…* »

London Blues, d’Anthony Frewin, ramène le lecteur à des années-lumière de ce genre de vertiges. Au bon vieux temps de l’artisanat, celui des pionniers du porno, quand les films se tournaient en noir et blanc et en 8 mm, dans des piaules de fortune et la plus grande improvisation « artistique » et commerciale. Tout commence par la découverte fortuite d’un de ces *blue movies* (mais quelle est donc la couleur du sexe ?), « *un authentique film porno des années 60. Un véritable morceau de la face cachée du Swinging London* ». Le narrateur s’attache curieusement à retrouver la mémoire du réalisateur de ce film. Peut-être parce qu’elle est liée à ses propres souvenirs de jeunesse, « *aux boums où [il a] fumé [ses] premiers joints, aux tourbillons des années 60* ». Qui était Tim Purdom ? D’où venait-il ? A-t-il fait d’autres films ? Où est-il aujourd’hui ?

Toute cette première partie de l’enquête passionne par ce qu’elle révèle de l’époque. Avec la reconstitution de la vie du héros, son départ à l’âge de vingt ans de sa province natale, avec pour tout bagage *Sur la route*, de Kerouac, et un 30-centimètres de Thelonious Monk, son arrivée à Londres en 1959, ses débuts comme « *chef-plongeur, chef-balayeur* » dans un bar minable et bientôt comme « *photographe de charme* », c’est tout l’esprit des années 60 qui revient. En particulier celui de Soho, ses vibrations, sa faune, ses bars, ses rues, ses rêves et ses délires, bousculant une Angleterre encore très marquée par son passé impérial et puritain.

Anthony Frewin, qui fut longtemps l’assistant de Stanley Kubrick, s’attache à une description méticuleuse, « visuelle », des décors et des personnages, privilégie le regard « documentaire » et distancié, excelle dans les dialogues. Le résultat est un formidable effet de réalité sur laquelle il invite peu à peu ses lecteurs à réfléchir. Car ce double portrait – celui d’un homme et celui d’une époque – bientôt se complique. Tim, le héros, a rapidement le sentiment d’être manipulé. Qui sont ces filles que lui envoie le mystérieux Stephen, dandy ambigu, en relation avec les quartiers chics et les milieux haut placés ? Question brûlante qui explosera quand le fameux Stephen se trouvera mêlé au scandale de l’affaire Profumo, ce ministre de la guerre du gouvernement McMillan dont la maîtresse, Christine Keeler, fréquentait également un diplomate soviétique. Mêlant habilement fiction et faits réels, Anthony Frewin conduit alors, de main de maître, un captivant thriller et, en filigrane, une belle réflexion sur les images. Que montrent-elles ? Que cachent-elles ? Qu’il s’agisse de pornographie ou d’information, ne dissimulent-elles pas l’essentiel ? A l’époque du virtuel, mis en cause par Pierre Bourgeade, la question devient vertigineuse.

Michel Abescat

Le « baiser des ténèbres »

Kim Newman retrouve *Dracula* à la cour de Guillaume II

LE BARON ROUGE SANG
(**The Bloody Red Baron**)

de Kim Newman.
Traduit de l'anglais par Thierry Arson,
J'ai Lu, « Ténèbres », 382 p., 41F, 6,25€

Dans *Anno Dracula*, Kim Newman avait réussi une greffe singulière : celle du roman d'horreur sur le roman « steampunk ». A l'un, il empruntait le thème du vampirisme, en la personne de son représentant le plus célèbre : le comte Dracula. A l'autre, son décor de prédilection : le Londres de l'époque victorienne, mais en revisitant l'un et l'autre avec une imagination pour le moins débridée. Dracula, que le professeur Van Helsing n'avait pas réussi à bouter hors d'Albion, était devenu l'époux de la reine Victoria, et une partie de la population britannique avait succombé aux attraits du « baiser des ténèbres ». Dans Whitechapel, sévissait un assassin insaisissable de prostituées vampires, surnommé Scalpel d'argent, et le mystérieux Diogene's Club, auquel fait allusion Arthur Conan Doyle dans plusieurs des enquêtes de Sherlock Holmes, s'unissait avec quelques criminels notoires (Fu-Manchu, le professeur Moriarty, Raffles) pour tenter de les mettre hors d'état de nuire.

Dans ce Londres-là, d'authentiques personnages historiques croisaient la route de mythes littéraires bien vivants comme l'imprudent docteur Jekyll. Kim Newman y maniait l'Histoire et l'intertextualité avec virtuosité tout en faisant preuve d'une invention constante. La formule s'étant révélée des plus fructueuses, il récidive dans *Le Baron rouge sang*, mais en changeant d'époque historique et en poussant plus loin encore le système testé dans *Anno Dracula*. Le roman, qui est d'ailleurs sous-titré *Anno Dracula 1918*, se déroule à la toute fin de la première guerre mondiale. Le Graf von Dracula, réfugié, après sa fuite d'Angleterre, à la cour de l'empereur Guillaume II, a été, bien évidemment, l'un des initiateurs les plus actifs de la Grande Tuerie – quoi de plus réjouissant pour un vampire qu'un tel bain de sang ? – et il occupe un poste de commandement très élevé dans l'armée teutonne. Kim Newman a mis au centre de l'intrigue un épisode particulièrement étrange de cette version alternative de la Grande Guerre, où interviennent pourtant quelques figures mythiques de ce conflit : le « baron rouge » Manfred von Richthofen, l'as de l'aviation allemande, Mata Hari la courtisane espionne, le gros Goering, Winston Churchill, Nungesser, le maréchal Haig, le général Pershing (mais l'armée française est représentée par un imaginaire général Mireau, parfaite incarnation de ces ganaches militaires qui ont fait répandre le sang de leurs compatriotes avec prodigalité par pure incompetence...).

Cet épisode emprunte les voies de la guerre secrète pour se divulguer au lecteur qui ne s'étonnera donc pas de

retrouver ici le Diogene's Club, Mycroft Holmes et surtout Charles Beauregard, ainsi d'ailleurs que Kate Reed, la journaliste suffragette qui fait tenacement honneur à sa réputation méritée de fouineuse.

Au fil des pages, le lecteur croise un jeune agent du Diogene's Club du nom d'Ashenden, un docteur Caligari et un docteur Mabuse échappés des films expressionnistes pour mener à bien de prodigieuses expériences de métamorphoses, Franz Kafka et un certain soldat Svejk, un spécialiste des dirigeables conquérant nommé Robur, un capitaine Drummond plus « culotte de peau » encore que sous la plume de son géniteur, Sapper, un lieutenant Templar qui fait des ronds de fumée avec sa cigarette, un lieutenant Chatterley émasculé, le poète français décadent Des Esseintes, un docteur Moreau plus halluciné que chez Wells, un certain Peter Kurten qui n'est pas encore vampire, Georges Méliès en son théâtre Robert Houdin, un Edgar Poe non mort chargé d'écrire la biographie d'un héros guerrier sous le contrôle de H. H. Ewers, Bela Lugosi dans son rôle favori (1)... Ce petit jeu érudit des références, des clins d'œil littéraires ou cinématographiques, des *private jokes*, des citations, est l'un des charmes les plus goûteux de cette lecture. Kim Newman a réussi pour le roman ce que des auteurs comme W. S. Baring Gould ou Philip José Farmer avaient réalisé dans leurs biographies respectives de Sherlock Holmes et de Tarzan : bâtir une sorte de mythologie syncrétique moderne...

Mais ce jeu n'est que l'épice, certes ô combien piquante, d'un plat de résistance assez corsé où le roman de guerre – dans ce qu'il peut avoir de plus noble, à savoir les duels opposant les chevaliers du ciel, les aviateurs de l'escadrille Condor aux pilotes du cirque Richthofen – se fonde dans le roman d'horreur en exploitant de façon inédite et remarquable le thème vampirique. Il y a là une trouvaille d'une superbe ingéniosité dont Kim Newman sait tirer les meilleurs effets et dont il arrive à nous faire partager, de façon très cinématographique, si l'on ose dire, la convulsive beauté plastique.

La plus grande horreur ne gît pourtant pas là. C'est la guerre elle-même et Kim Newman n'a de cesse de le rappeler : c'est elle qui conduit les hommes à se planter des clous dans le crâne et qui les détruit de toutes les façons possibles. *Le Baron rouge sang* s'achève en apothéose par un très wagnérien crépuscule des vampires, auquel le vrai comte Dracula échappe pourtant. Quelque chose nous dit que Kim Newman n'en a pas encore fini avec lui. Pour notre plus grand plaisir...

Jacques Baudou

(1) Kim Newman cite Judex, Fantômas, Sydney Horler, Sadie Thompson, la Miskatonic University, Saki (à qui il attribue un roman fictif, *Quand Viad arriva*), fait référence aux *Quatre plumes blanches*, et j'en passe...

l i v r a i s o n s

● **LE CYCLE DE FONDATION**, d'Isaac Asimov

Pourquoi ne pas raconter la chute d'un empire galactique et le retour du féodalisme selon le point de vue d'un personnage qui vit paisiblement dans le second empire ? Après tout n'avais-je pas lu deux fois *L'Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* d'Edward Gibbon ? C'est pour répondre à cette question qu'il s'était posée à lui-même qu'Isaac Asimov inventa la psychohistoire, créa Harri Seldon et se lança dans la rédaction d'une histoire du futur qui est devenue l'un des cycles les plus fameux de l'histoire de la S-F : le cycle de Fondation. Asimov écrivit d'abord une trilogie au début des années 50 (*Fondation*, *Fondation et empire*, *Seconde fondation*), puis, après un silence de près de trente années, il entreprit de compléter la saga impériale par des romans qui prenaient place après (*Fondation foudroyée*, *Terre et fondation*) et avant (*Prélude à fondation*, *L'aube de fondation*) la trilogie. L'édition que propose Jacques Goimard aujourd'hui regroupe l'intégralité du cycle, un ensemble de textes d'Asimov à propos de « Fondation », une volumineuse bibliographie, une chronologie « des temps futurs » et une préface sur « Asimov et l'Histoire », où le maître d'œuvre de ces deux volumes analyse les rapports complexes de l'auteur à l'Histoire, ne se plaçant pas seulement, dans les nouvelles composant « Fondation », sous l'inspiration du modèle de l'Empire romain, mais aussi sous l'influence des événements de la seconde guerre mondiale. L'ensemble – le cycle romanesque devenu selon Jack Williamson « *le mythe central du futur* » et les pièces du dossier qui l'accompagne – constitue évidemment un événement éditorial dont on ne peut manquer de souligner ici l'importance. Jacques Goimard a bien mérité de *L'Encyclopedia galactica...* (Tome 1 : *Le déclin de Trantor*, tome 2 : *Vers un nouvel empire*. Omnibus 1 056 p. et 1 084 p., 135 F [20,58 €] et 145 F, [22,11 €].)

● **WINTERHEIM, tome 1 : Le fils des ténèbres**, de Fabrice Colin

Déjà remarqué pour son cycle « Arcadia » (« Le Monde des poches » du 4 juillet 1998) et pour sa belle nouvelle « Naufrage mode d'emploi », qui transfigure l'anthologie *Fantasy* des éditions Fleuve noir, Fabrice Colin confirme avec ce premier tome d'une trilogie tous les espoirs placés en lui. Pourtant on est loin, dans *Winterheim*, de l'univers « steampunk » dandy et très référentiel d'« Arcadia ». Fabrice Colin a choisi cette fois d'œuvrer dans une veine nettement plus classique de la *fantasy*, quoiqu'en puisant son inspiration du côté des mythologies scandinaves et germaniques, et en épousant leurs aspects sombres, démesurés, telluriques. *Winterheim* est un pays du Nord, un pays d'hiver où cohabitent des dieux sur le déclin, mais déchirés par de terribles intrigues familiales et des hommes qui ont à subir l'épreuve cruelle des invasions draakens. Le fils des ténèbres du titre est un jeune forestier, Janes Oelsen, que dérange le démon de l'aventure. Dans ce premier tome, Fabrice Colin lui fait passer deux épreuves initiatiques : une visite dans les ruines d'un château frappé de malédiction ; une lente ascension sociale à la cour du Kzaar Asraan, l'exterminateur de sa famille adoptive, et lève le voile sur le mystère de ses origines. L'élégance de l'écriture, les circonlocutions inspirées de l'intrigue, la stature mythique des personnages, la force poétique du récit emportent l'adhésion. On attend désormais *La saison des conquêtes* et *La fonte des rêves* avec beaucoup d'intérêt. (Ed. Mnemos 368 p., 46 F [7,01 €].)

● **En bref**

Les éditions Pocket viennent de publier deux volumes qui méritent d'être mentionnés ici. Le premier paraît dans la collection « Langues pour tous » et propose trois nouvelles de science-fiction signées John Wood Campbell (« Crépuscule »), A. E. Van Vogt (« Le village enchanté ») et Lester Del Rey (« Helen O'Loy ») dans une édition bilingue qui confronte les textes américains à leurs traductions françaises, le tout éclairé par une série abondante de notes. (Science-fiction Nouvelles, présentées par Jean-Marc Lofficier, série bilingue Pocket, 160 p., 32 F, 4,88 €). Le second est l'édition du roman de Robert Silverberg *La Porte des mondes*, dans la collection « Classiques » (278 p., 32 F, 4,88 €). Le texte intégral du roman est accompagné, comme pour chaque titre de cette collection, d'un dossier pédagogique, établi par Claude Aziza, qui donne les « clés de l'œuvre » et la met en relation avec d'autres textes, de Silverberg ou d'autres. C'est donc un ouvrage particulièrement précieux pour tout professeur désireux de faire étudier à ses élèves un roman de S-F d'une qualité irréfutable.

l i t t é r a t u r e f r a n ç a i s e

● **LE DERNIER SURVIVANT DE QUATORZE**, de Henri-Frédéric Blanc.

L’auteur de cette poignante nouvelle n’est pas le premier à s’être indigné sur la guerre, mais il le fait avec sincérité et dans une prose imagée très efficace. C’est un survivant qui raconte et dénonce le « *complot de la ferraille contre la chair* ». Son grand âge, le temps écoulé, la jolie visiteuse qui l’écoute peut-être, donnent à son récit des couleurs vives très personnelles, celles de l’égoïsme sacré, de la délectation précaire du planqué, de la gourmandise des femmes esseulées à l’arrière. Pour le reste, tout y est : la peur et le bruit, la saleté et la vermine, l’indifférence des civils et la propagande qui cache la hideuse vérité. C’est en fin de compte pour les nantis qu’on monte à l’assaut sous les mitrailleuses. (Ed. du Rocher, « Nouvelles », 85 p., 34 F, [5,18 €].) **J. Sn**

l i t t é r a t u r e é t r a n g è r e

● **LES CENDRES D’ANGELA** de Frank McCourt

Ce roman, ou si l’on préfère cette « autofiction », raconte l’histoire entre rire et larmes de la famille McCourt vue par l’auteur encore petit garçon. Ses parents, Angela et Malachy, se sont rencontrés à Brooklyn pendant la Grande Dépression. Mais lui, charmeur comme l’Irlandais, qu’il est, passe son temps dans les bars et elle est totalement désemparée, tant devant ses incartades que les vicissitudes de la vie et en particulier les grossesses successives. La famille exaspérée réexpédie tout le monde en Irlande, à Limerick. L’indigence, la misère, les maladies les y attendent, mais l’auteur a su trouver un style et un ton totalement opposés au misérabilisme et ce livre est une merveille de truculence, de gaîté et de compassion qui ont valu à son auteur le prix Pulitzer 1997 et le National Book Critics Award. (Traduit de l’anglais – Etats-Unis – par Daniel Bismuth. (J’ai Lu, 510 p., 47 F [7,17€].) **M. Si.**

● **LE CAS DU GENERAL OPLE ET DE LADY CAMPER** de George Meredith

On a injustement oublié George Meredith, que Virginia Woolf admirait. Voici l’occasion grâce à cette longue nouvelle – ou court roman – publiée en 1877 dans le *New Quaterly Magazine*, puis en français dans les numéros datés des 10 et 25 mars 1913 de la *Grande Revue*. C’est cette version revue et corrigée que l’on va pouvoir lire ici, non sans délectation. Le général Ople s’est retiré à la campagne avec sa fille Elisabeth qui tient sa maison. Ils font la connaissance de leur voisine excentrique, ce qui est « *le signe d’un goût aristocratique pour l’isolement* », Lady Camper. Elle qui n’a pas été heureuse dans son premier mariage va s’assurer de trouver chez un nouvel époux potentiel une « *source inépuisable d’amusement* »... Il faut voir comme. (Traduit de l’anglais par René Bonnette, « Petite Bibliothèque Ombres », 96 p., 49 F [7,47€].) **M. Si.**

● e s s a i s

● **LE VERBIER DE L’HOMME AUX LOUPS**, de Nicolas Abraham et Maria Torok

Publié en 1976 et magnifiquement préfacé de « *Fors* » par Jacques Derrida, *Le Verbiere de l’homme aux loups* est devenu un classique de la littérature psychanalytique. A la suite de Muriel Gardiner, les auteurs commentent l’histoire de Sergueï Constantinovitch Pankejeff, un jeune homme russe atteint d’une névrose infantile grave et analysée par Freud sous le nom de « *l’homme aux loups* ». A la langue russe, ou langue maternelle, à la langue allemande, ou langue de la cure, et à la langue anglaise, ou langue de la nourrice du patient, Abraham et Torok en ajoutent une quatrième, la française, qui leur permet de cerner l’essence même du délire de ce patient: « *Exhumé, extrait de sa crypte profonde, surchargé de signes*, écrit Derrida, *un texte monumental est traîné vers la lumière, exposé à une lecture dont l’audace et l’efficacité se mesurent l’une à l’autre* ». En fait, le commentaire de ce grand cas freudien est réalisé selon une optique qui inscrit la démarche des auteurs dans la descendance de l’école hongroise, celle de Sandor Ferenczi, consistant à rechercher un inconscient secret et archaïque, de nature langagière et d’un caractère polysémique. (Flammarion, « Champs », 252 p., 45 F [6,86 €].) **E. Ro.**

● **PANIER DE FRUITS** et **LES CHEMINS NOUS INVENTENT**, de Philippe Delerm

Philippe Delerm a trouvé un style, des thèmes et variations, qu’il parcourt allègrement sur courtes distances, et qui lui ont valu auprès du « grand public » un franc succès que ses romans n’avaient pas obtenu. Il s’en amuse dans cette nouvelle en plusieurs chapitres intitulée *Panier de fruits* dont le héros est un écrivain porté sur la littérature dite alimentaire. On le trouve plus sérieux, plus érudit dans *Les Chemins qui nous inventent* mais toujours à sa manière, à la petite semaine, avec de petits bonheurs tranquilles, sur ces routes de France et ces sentiers normands, avec des photos de sa femme, Martine Delerm, sur joli papier bien blanc. (Editions du Rocher, 50 p., 34 F [5,18 €] et Livre de poche, 158 p., 30 F [4,57 €].) **M. Si.**

● **LES PRÉRAPHÉLITES, Un modernisme à l’anglaise**, de Laurence des Cars

Sept jeunes artistes anglais se regroupent en 1848 sous le nom des Frères Préraphaélites, ils ont entre 19 et 22 ans et se révoltent contre l’art victorien, cherchant un retour à la pureté et à la spiritualité des anciens, à travers le naturalisme et le symbolisme, exaltant plus tard la beauté féminine. Soutenus dès le départ par l’éminent critique d’art John Ruskin, alors qu’ils sont souvent éreintés par d’autres, ils séduisent peu à peu les mécènes et attirent d’autres artistes. Ce mouvement uniquement britannique connaît actuellement un certain regain de curiosité, mais il est difficile de voir ces œuvres en France. On en aura un aperçu à partir du 4 mars au musée d’Orsay, dans le cadre de l’exposition sur Edward Burne-Jones, dont l’auteur de ce livre, Laurence des Cars est le commissaire. (Gallimard Découvertes et Réunion des Musées Nationaux, 128 p., 73 F [11,13 €].) **M. Si.**

● **HISTOIRE DES RELIGIONS**, sous la direction de Henri-Charles Puech
La religion intéresse. Et le phénomène fait sortir les éditeurs de leurs plus prudentes réserves. Les éditions Gallimard font ainsi entrer dans leur collection Folio/Essais, les 4 600 pages de l’*Histoire des religions*, jusqu’alors disponibles (et depuis 1976) dans l’Encyclopédie de la Pléiade. Les textes de Henri-Charles Puech et de ses cinquante-huit collaborateurs, parmi lesquels Georges Balandier, André Caquot, Olivier Clément, Ernest Gugenheim, Pierre Hadot, Jacques Le Goff, André Leroi-Gourhan... sont intégralement restitués (en six volumes, au lieu de trois) dans la même mise en page et la même typographie. L’hermétisme égyptianisant (Jean Dorese), le monisme védique (Jean Varenne) ou le caodaïsme, parmi les sectes vietnamiennes (Nguyén Tiàn Huàn), présentés, entre autres, aux côtés des grandes religions antiques ou des religions de salut, peuvent-ils intéresser un large public ? Eric Vigne qui est à l’origine du projet, insiste sur le besoin nouveau-né du tourisme culturel et de l’inscription de l’histoire des religions aux programmes des lycées. Les 20 000 exemplaires que vient d’atteindre, en un peu plus de six mois, *Le Monde de la Bible* (Folio/Histoire n° 88), constituent, remarque l’éditeur, un véritable encouragement. (Gallimard Folio/Essais, 45 F [6,86 € le volume].)

On note le même souci d’atteindre le plus grand nombre avec le passage en collection de poche (en une quinzième édition revue et corrigée) de *La Bible, le Coran et la Science*, où Maurice Bucaille examine les Ecritures saintes « *à la lumière des connaissances modernes* ». (Pocket « Agora », 320 p., 36 F [5,49 €]. Première édition : Seghers, 1976.) **A. My**

● **CENT FLEURS POUR WILHELM REICH**, de Roger Dadoun

Roger Dadoun persiste et signe. Il ne retire pas une ligne à l’ouvrage qu’il proposait, il y a près de vingt-cinq ans, présentant l’œuvre et la pensée de Wilhelm Reich (1897-1957). Mais il l’accompagne d’un court texte intitulé « *Qui a peur de Wilhelm Reich ?* » pour dire combien, au cours des deux dernières décennies, l’évolution des connaissances et des pratiques tant psychanalytiques que politiques, sociales et culturelles atteste, à ses yeux, de la présence de Reich dans la culture contemporaine. Et cela, tout particulièrement autour de quelques « *éléments significatifs* » qui sont autant de notions chères au médecin et psychanalyste autrichien : pulsion pédophilique, corps orgastique, pouvoir médiatique, vision écologique, sectes, psychanalyse politique, tendresse. Une manière de rappeler que Reich s’était bien « *avancé en conquistador* ». (Petite Bibliothèque Payot, 412 p., 78 F [11,89 €]. Première édition : Payot, 1975). Quatre titres de Wilhelm Reich, parus respectivement en 1932, 1933, 1949 et 1967, édités chez Payot en 1972 et 1973, et devenus à peu près introuvables, sont à nouveau disponibles en « Petite Bibliothèque Payot » : *L’irruption de la morale sexuelle* (240 p., 72 F [10,98 €]) ; *La psychologie de masse du fascisme* (242 p., 72 F [10,98 €]) ; *L’Ether, Dieu et le diable* (230 p., 64 F [9,76€]) ; *Reich parle de Freud* (300 p., 64 F, [9,76 €].) **A. My**

LA MACHINE OCEAN, de Jean-François Minster

On peut être savant sans se départir d’une patience d’instituteur. C’est bien le cas de Jean-François Minster, directeur de l’Institut national des sciences de l’univers (CNRS) quand il fait découvrir au grand nombre l’océanographie telle qu’il l’aime et qui est affaire de passion. Passion pour l’océan, bien sûr, cet « *objet naturel* », lieu privilégié de tant d’interactions entre processus physiques, chimiques et biologiques, à commencer par le cycle océanique du carbone. Passion encore pour les « *aventures humaines* » qui, depuis Hérodote et en tant d’échecs et de réussites, laissent aujourd’hui espérer la construction d’un système mondial qui permettrait de suivre, par exemple, l’évolution des champs de courants océaniques indissociable des variations climatiques. Passion enfin pour cette océanographie française qui, depuis vingt ans, assure Minster, est « *souvent en avance sur les autres* ». Indispensable pour comprendre sans trop de peine l’effet tampon de l’océan, les ondes de Rossby et de Kelvin et pourquoi une accélération éventuelle de l’élévation du niveau des mers serait le signe décisif que les effets de l’activité humaine sur le climat deviennent critiques. (Flammarion « Champs », 298 p., 50 F [7,62 €]. Première édition : Flammarion, 1997.) **A. My**

La domination mystique

HAN FEI-TSE
ou **LE TAO DU PRINCE**
présenté et traduit
du chinois par Jean Levi,
Seuil, « Points-Sagesses »,
620 p., 69 F (10,51 €).
(Inédit.)

Han Fei a vécu en Chine au III^e siècle avant notre ère, de 280 à 233. On sait peu de choses de lui, mais *Le Tao du Prince*, qui réunit ses œuvres, est, nous dit Jean Levi, « un des textes les plus importants de l'histoire de la pensée politique chinoise et sans doute mondiale ». Il faut donc le placer à côté des classiques : la *République*, de Platon, le *Léviathan*, de Hobbes, *Le Prince*, de Machiavel, et *Le Contrat social*, de Rousseau. Rien de moins, et peut-être plus, en tout cas autrement. Voici donc la première version intégrale en langue française de ce monument. C'est un grand chef-d'œuvre, il faut l'acquérir au plus vite, vous en avez pour longtemps à le lire et à le relire, comme si (à la différence des classiques précités) il venait d'être écrit. C'est très clair, très obscur, inspiré, fourmillant d'exemples et d'anecdotes, d'une vie et d'une crudité époustouflantes. Le livre tient dans votre poche, c'est une vaste compagnie de tous les instants. Son sous-titre dit l'essentiel : *La Stratégie de la domination absolue*. L'empereur Qin Shihuang a appliqué ce programme à la lettre, et on l'a vu ressurgir, tel un projet grandiose et fou, à la fin du règne de Mao. Les Chinois, faut-il le rappeler, n'ont jamais été russes. Ils viennent de beaucoup plus loin et profond. Le mieux serait de s'en rendre enfin compte.

Le plus difficile, ici, est de comprendre comment une école très rigide peut avoir la même pensée que celle de la libération absolue. Entre les légistes et les taoïstes, il y a complicité de principes. La loi poussée à son comble est la même chose que l'autonomie. Le Prince est tissé de la même étoffe que le saint. Il gouverne dans l'impersonnalité achevée ; l'autre chevauche le vent. « Dans un monde où règne la paix absolue, la loi est comme la rosée du matin ; la simplicité primitive ne s'étant pas encore dissipée, il n'y a pas de ressentiment dans les âmes ni de récrimination sur les lèvres. » Le meilleur gouvernement tend ainsi vers une sorte d'âge d'or sans cesse oublié ou perdu, non pas par fatalité mais par erreur. Le Prince se trompe sans cesse, il n'est pas assez éclairé, maître de soi. Les ministres l'abusent et le trompent. Quant à ceux qui tentent malgré tout de l'instruire, ils risquent leur vie. Dans les *Dangers du discours*, Han Fei trace un impressionnant catalogue de martyrs de la vraie loi. Prison, tortures, assassinats, découpages en morceaux, sont monnaie courante (et malgré sa haute sagesse, il semble que Han Fei lui-même ait été obligé de se suicider). Idéal presque jamais réalisé, le gouvernement suprême, qui sait répartir justement les châtements et les récompenses (rien d'autre à faire), est un vide directeur, un

*Egal de la
« République »,
de Platon,
ou du « Prince »,
de Machiavel,
« le Tao
du Prince »,
rassemblant
les textes
du philosophe
chinois Han Fei,
est enfin traduit
dans son
intégralité*

secret sans secret, une manipulation souveraine parce qu'invisible : « La législation atteint le degré suprême quand elle se montre capable de parvenir jusqu'à la pensée de l'acte ; elle est déjà moins parfaite quand elle s'emploie à réprimer les paroles ; et c'est le plus bas niveau du gouvernement quand seul l'acte est sanctionné. »

L'originalité de la pensée chinoise est de situer le Prince à un tel niveau qu'il devient inaccessible, ce qui permet de lui reprocher sans cesse de ne pas être à la hauteur. Il doit être comme le Tao : « calme, il s'étend sans espace ; mystérieux, nul ne sait où il loge ». Bien entendu, il sera le plus souvent humain, trop humain. Il a des parents, des concubines, des favoris, des mignons, des penchants, des appétits, et sa vanité est sans limites. On lui rappelle sa fonction transhumaine, mais le plus souvent sans succès. Pourtant, c'est très simple : « La Voie du maître est de faire un joyau du retrait, de reconnaître les hommes capables sans s'occuper des affaires, de faire les bons choix sans dresser de plan. » Le Prince n'a qu'à se contenter d'être là. Où, exactement ? On ne sait pas. Il est partout et nulle part, il sait tout, il surveille et espionne tout, personne n'échappe à sa pénétration et à son regard. « Le Principe est dans l'invisible, l'Usage dans l'imprévisible. » Confucius le disait : « Le prince est comme un vase, le peuple comme de l'eau. Quand le vase est carré, l'eau est carrée ; quand le vase est rond, l'eau est ronde. » L'ennui, c'est que cette ambition sublime est en général réduite à néant parce que le vase fuit. La moindre distraction, la moindre préférence sont déjà fatales. Les légistes sont ici d'accord avec Tchouang-tseu : « Choisir, c'est manquer l'universel, de même qu'enseigner, c'est manquer la perfection. » La perfection est dans le non-vouloir et le non-agir, et la loi s'applique d'elle-même. Loi au demeurant implacable, comme le mouvement des saisons. Le Prince, en effet, « fait coïncider noms et formes », responsabilité effrayante qui fait de lui une fonction de l'illimité. C'est pourquoi on ne doit jamais savoir ce qu'il pense, ni ce qu'il envisage d'accomplir :

« Un prince éclairé met tous ses soins à se montrer secret. S'il dévoile sa joie, sa bienveillance se partage ; s'il manifeste sa colère, son pouvoir se fractionne. Ne jamais communiquer ses propos, mais les entourer d'une barrière. Il est obscur, ne laisse rien voir. » Han Fei le répète : le Prince doit « bannir toute opinion personnelle, ne se fier qu'à la loi universelle ». Dans ses *Charades extérieures* (et un peu partout dans sa *Forêt des anecdotes*), il est encore plus précis : « Le souverain montre-t-il sa pénétration, qu'on s'en protège ; découvre-t-il sa bêtise, qu'il est abusé ; révèle-t-il son savoir, qu'il est trompé ; dévoile-t-il son ignorance, qu'il est tenu à l'obscur. Se manifeste-t-il sans désirs, qu'il est épié ; les montre-t-il, qu'il est appâté. C'est pourquoi il est dit : "Rien en moi ne leur permet de me connaître : c'est seulement par le non-agir qu'on les contrôle." »

Le style de Han Fei est sans appel. Exemple : « Qui parle sans savoir est un sot, qui se tait bien qu'il sache est un traître. La sottise mérite la mort, la trahison aussi. » La joie étrange qu'on ressent en lisant les grands textes chinois vient de cette certitude de la forme. Comme dans les *Poésies* de Lautréamont, l'évidence supérieure est là. Au XVII^e siècle, Fou Chan, dans un livre au titre paradoxal, *Les saints font le mal*, s'exprime en ces termes : « La Raison ne peut venir à bout de ceux qui ont la raison pour eux. La Raison est impuissante à donner la paix au monde. Il faut pour cela l'intervention de la déraison. » Et Han Fei, donc, vingt siècles plus tôt : « Le Grand Homme calque sa forme sur celle du ciel et de la terre, en sorte que tout est produit à foison ; il modèlera ses sentiments sur les montagnes et les mers, et son pays est prospère. Le maître n'éprouvant ni rage ni haine, ses subordonnés ne connaissent pas le ressentiment. Gouvernants et gouvernés entretiennent des relations pleines de franchise et font du Tao leur demeure. Les profits s'accumulent et des exploits sont accomplis. Son renom est chanté par ses contemporains et ses bienfaits se transmettent à la postérité ; tel est le gouvernement parfait. »

Philippe Sollers

extraits

Ne change ni ne mue
Se mouvant avec les Deux,
Sans jamais avoir de cesse.
Suivre la raison des choses :
Chaque chose a une place,
Tout objet un usage.
Tout est là où il se doit.
De haut en bas, le non-agir.
Que le coq veille sur la nuit,
Que le chat attrape les rats,
Chacun a son emploi
Et le Maître est sans émoi.
La méthode pour tenir l'Un :
Partir des noms :
A noms corrects, choses
assurées.

« **La Voie du Maître** »
La Voie : origine de toute chose,
Critère de tout jugement.
Un Prince avisé saisit l'Origine
Et remonte à la Source ;
Il contrôle le critère
Et détient la clef du succès.
Vide, inactif, il attend :
Les noms se nomment,
Les classes se donnent.
Vide, il perce la réalité des émotions.
Inactif, il est le régulateur de l'action.
Qui parle nomme ;
Qui agit manifeste la Forme.

Noms et Formes appariés, classés,
Le Prince est sans affaire :
Il remonte au plus profond de l'être.
Voilà pourquoi il est dit :
Le Prince ne dévoile pas ses désirs,
Le fait-il, ses ministres se griment ;
Le Prince ne révèle pas ses pensées,
Le fait-il, ses sujets le miment ;
Voilà pourquoi il est dit encore :
Sans amour et sans haine
Tu mets leur cœur à nu.
Abolis l'intelligence et la ruse,
Tes sujets se brideront.

(*Le Tao du Prince*, pages 33 et 88)

Le guerrier Chirac

LE RÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
de Jean-Marie Colombani.
Livre de Poche, 222 p.,
30 F (4,57 €). (Première
édition : Stock, 1998.)

Un « fameux guerrier », sans doute. Avec ce qu'il faut de goût pour les chevauchées sublimes, courage, euphorie et parfois cette inconscience qui fait frôler la mort politique. Il a la passion de la chose publique, le sens des devoirs de l'Etat, le réflexe démocratique et le goût des relations internationales. Tel que le peint Jean-Marie Colombani, Jacques Chirac ne semble jamais, cependant, pouvoir échapper bien longtemps à sa vraie nature, faite de ductilité, de maladresse et d'une indécision qui peut le mener à la brutalité. L'homme montrera, en imbriquant ses responsabilités au RPR et à l'Hôtel de Ville de Paris, qu'il sait atteindre « une forme de perfection » dans la mise en place d'un système de pouvoir. Mais a-t-il cette « vision longue » qui lui donnerait un autre avenir que d'être le « Résident du palais » ?

Jean-Marie Colombani en doute et s'interroge sur les trente dernières années de la vie politique française. Ce sont nos institutions, nées du gaullisme, et la représentation politique, assure-t-il, qui sont en crise. Parce que « le gaullisme est mort », après avoir été une réponse à une situation historique donnée, mais jamais un projet. Affaibli par la dissolution, cet « immense gâchis » dont la responsabilité lui incombe, Jacques Chirac peut-il être celui qui ouvrira « une voie qui vaudra pour l'avenir », en inventant une présidence plus soucieuse d'autorité que de pouvoir, en faisant revivre dans le pays « l'imagination généreuse » et la « synthèse républicaine » capables de revivifier le corps social ? Une invitation à la lucidité.

A. My.

Jean-Marie Colombani est directeur du *Monde*

Le langage du nazisme

Comment les mots deviennent totalitaires : l'étude pionnière de Victor Klemperer

**LTI, LA LANGUE DU III^e REICH
Carnets d'un philologue
(LTI - Notizbuch eines Philologen)**

de Victor Klemperer.
Traduit de l'allemand et annoté
par Elisabeth Guillot.
Pocket, « Agora », 378 p., 50 F (7,62 €).
(Première édition :
Albin Michel, 1996.)

Pendant douze ans, de 1933 à 1945, Victor Klemperer (1881-1960) a fait du journal qu'il rédigeait clandestinement « l'instrument » de sa survie, « le balancier, écrit-il, sans lequel je serais cent fois tombé ». Fils de rabbin, mais converti au protestantisme, ce spécialiste du XVIII^e siècle français a été destitué, en 1935, de la chaire de philologie qu'il occupait à l'université de Dresde. Il a échappé à la déportation en raison de son mariage avec Eva, une « aryenne », mais le couple a dû emménager dans une de ces « maisons de juifs » prévues par le régime. C'est là que, chaque matin, tentant de se placer « au-dessus de la mêlée » et de garder sa « liberté intérieure », Klemperer jette quelques lignes sur le papier pour rester fidèle à l'injonction qu'il s'est faite à lui-même : « Observe, étudie, grave dans la mémoire ce qui arrive. »

Réduit à exercer un emploi de manoeuvre dans une usine, il est vite convaincu que le nazisme ne s'insinue pas d'abord « dans la chair et le sang du grand nombre » par la propagande, les affiches,

les tracts, les discours isolés, mais par le langage quotidien, les expressions, les tournures, les formes syntaxiques « adoptées de façon mécanique et inconsciente ». « J'observais de plus en plus minutieusement, écrit-il, la façon de parler des ouvriers à l'usine, celle des brutes de la Gestapo, et comment l'on s'exprimait chez nous, dans ce jardin zoologique des juifs en cage. Il n'y avait pas de différences notables. Non, à vrai dire, il n'y en avait aucune. Tous, partisans et adversaires, profiteurs et victimes, étaient incontestablement guidés par les mêmes modèles. »

A cette langue qu'il voit s'installer avec « une effroyable homogénéité », Klemperer donne un nom qu'il veut, par dérision, « joliment savant » : *Lingua Tertii Imperii*, langue du III^e Reich ou LTI, pour rappeler les innombrables sigles que le régime utilise. A la fin de la guerre, il décide d'extraire de son journal (qui ne sera publié qu'en 1995) tout ce qui concerne « le poison de la LTI » pour en faire la matière de ce livre qu'il publiera très vite (1947), au moins autant par souci « éducatif » que pour l'intérêt scientifique de la recherche. Sans doute, note Klemperer, le III^e Reich n'a-t-il forgé que très peu de mots. Il a surtout changé la valeur de certaines expressions, associant par exemple le fanatisme, jusqu'alors jugé péjoratif, à l'héroïsme et à la vertu. De même, le verbe « monter » (*aufziehen*), plutôt réservé à une action mécanique ou frauduleuse, devient vite une manière d'exprimer la réussite associée à la sincérité. Le gouverne-

ment allemand, se félicitant de la propagande précédant le référendum sur la Sarre, parle ainsi d'une action « grande-ment montée ». Passant au peigne fin journaux, livres, brochures, conversations entendues ou partagées, faire-part de naissance ou de décès, et les rapprochant des discours de Hitler ou de Goebbels, Klemperer se convainc que le nazisme a « assujéti » la langue allemande à « son terrible système ».

A cette étude pionnière sur le langage totalitaire, à ce « premier tâtonnement », Klemperer a voulu mêler un « compte rendu concret d'événements vécus » qui se transforme souvent en une réflexion pathétique sur l'exclusion, liée alors au statut des juifs, fussent-ils, comme lui, viscéralement et intellectuellement attachés à leur identité allemande et européenne. On comprend que le sionisme lui restera toujours étranger. Sans doute ne confond-il jamais totalement Hitler et Herzl, « être chaleureux et intéressant ». Mais il ne peut s'empêcher de suggérer que « la ressemblance intellectuelle, morale et linguistique du Messie des juifs avec celui des Allemands atteint un degré tantôt grotesque, tantôt effrayant ». Les renvoyant l'un et l'autre à ce qu'il considère comme la racine allemande du nazisme, « le romantisme rétréci, borné et perversi », Klemperer dit, avant tout, le désarroi et la colère d'un intellectuel bousculé par cette « satanée politique » qui peut, un jour, retirer à un homme son statut d'innocent.

A. My

Changer la vie selon Cohn-Bendit

Le parcours, les idées et les propositions du leader des Verts aux élections européennes

**UNE ENVIE DE POLITIQUE
Entretiens avec Lucas Delattre
et Guy Herzlich**

de Daniel Cohn-Bendit.
La Découverte/Poche,
280 p., 52 F (7,92 €).
(Première édition :
La Découverte, 1998.)

Ne prenez pas Daniel Cohn-Bendit pour un lutin pétillant de la scène publique, c'est un homme politique cohérent et carré : voilà un des premiers enseignements de ce livre sérieux, formé d'entretiens avec Lucas Delattre et Guy Herzlich. Mis à plat, hors effet photogénique et charisme oratoire, les mots du leader des Verts aux élections européennes y composent de façon appliquée mais systématique une grille de solutions aux problèmes actuels de la société française.

Un des intérêts du livre, cependant, est historique. En décrivant son itinéraire, Cohn-Bendit explique une racine majeure du mouvement écologiste, celle

des « libertaires à correction marxiste » qui ont évolué vers l'écologie par refus de la dérive violente du gauchisme des années 70 : « Nous avons choisi de rentrer dans le camp du réformisme, mais en le rééquilibrant par l'apport de l'argumentaire écologiste et l'expérience de la contestation des années 60. » Libertaire, non-violent, démocrate, mais animé d'une volonté de transformer profondément la société « productiviste », voilà bien les référents du mouvement écologique. Il y manque l'articulation forte avec la question de la nature, et ce manque explique que Daniel Cohn-Bendit n'est qu'une composante de l'écologie politique, pas son centre de gravité.

Vient ensuite l'exposé politique proprement dit, essentiellement tourné vers les problèmes sociaux et économiques. Sur l'immigration, les paroles de Cohn-Bendit sont incontestablement fortes, résultat d'une connaissance durable du problème au sein de la mairie de Francfort. Il affirme l'inéluçabilité de l'immigration « en raison de l'inégalité forte entre les pays industrialisés et les pays en

développement du Maghreb et d'Afrique ». Le leader vert ne prône pas le laxisme, mais plutôt l'affichage de règles claires, passant par la négociation de quotas avec les pays d'émigration, une politique volontaire de développement et, en Europe, une réelle intégration par le logement et la scolarisation.

Quant au chômage, Cohn-Bendit argumente fermement en faveur de la réduction du temps de travail, face aux limites de la croissance. Sur l'Europe, les retraites, la drogue, le libéralisme – dont il est partisan sans honte, à condition de l'assortir de « nouvelles règles sociales et écologiques » –, les enfants, le candidat vert se montre souvent convaincant, toujours stimulant. Sans doute le jugera-t-on parfois irréaliste, utopique ou, simplement, ne sera-t-on pas d'accord. Mais la vision ici défendue n'est pas de celles qu'on écarte d'un revers de manche.

Hervé Kempf

Lucas Delattre et Guy Herzlich sont respectivement journaliste et ancien journaliste au *Monde*

La marquise aima à soixante-dix ans

L'excellente biographie de Madame du Deffand par Benedetta Craveri

MADAME DU DEFFAND ET SON MONDE

de Benedetta Craveri.
Traduit de l'italien par Sibylle Zavriew,
préface de Marc Fumaroli.
Seuil, « Points », 640 p., 69F (10,51 €).
(Première édition : Seuil, 1987.)

Elle avait pour ennemis l'ennui et la philosophie. Elle se croyait peu romanesque et donna dans le roman à la fin de sa vie, s'éprenant éperdument d'un dilettante de génie, en tout point son contraire. Aveugle, immobilisée dans un fauteuil que l'on appelait son tonneau, elle réduisait sa vie à son esprit, qu'elle avait brillant et meurtrier.

Elle appartenait au siècle qui l'avait vue naître, ne jurant que par lui. Elle vit venir avec horreur la Révolution française qui allait faire sauter des têtes amies. M^{me} du Deffand, née Marie de Vichy, était-elle, comme l'annonce Marc Fumaroli dans la préface à l'excellente biographie de Benedetta Craveri, la Karen Blixen du XVIII^e siècle ? Son intelligence dévastatrice, sa façon de refuser la passion en s'y adonnant comme nul autre, sa vieillesse de momie vibrante le font admettre.

Personnalité extrêmement contradictoire, du fait même que sa longévité lui fit traverser des périodes contrastées (la Régence, Louis XV, Louis XVI), mais aussi à cause d'événements imprévus, elle concentra son rapport au monde à son salon et à sa correspondance. Dès

1752, elle perdait la vue. Elle avait cinquante-six ans et ses plus belles années lui restaient à vivre.

Car c'est en 1766 qu'elle rencontre Horace Walpole qui la séduisit en se moquant de Jean-Jacques Rousseau qu'elle avait en horreur. Il eut l'idée d'écrire une fausse lettre de Frédéric II de Prusse, lui proposant l'hospitalité. Tout Paris fut enchanté de cette nouvelle raison de rire de celui qu'on appelait « l'Arménien », à cause de ses vêtements extravagants. Walpole fut assez surpris de la passion qu'il suscitait chez une vieille femme que certes il admirait, mais avec laquelle, homosexuel notoire, il n'aurait guère songé à entreprendre une liaison.

Cette impossibilité même (dont, inutile de le préciser, il ne fut jamais question entre eux) attisa la passion de la vieille marquise, qui réprima d'autant moins l'expression de ses sentiments qu'elle la savait sans effet. Ainsi, Walpole, fils de ministre, auteur d'une œuvre disparate et géniale, devenait l'objet d'une passion par tous jugée absurde. Et par celle qui l'éprouvait, en premier. Mais la lucidité jamais n'empêcha cette sorte de folie. La chose dura quatorze années, durant lesquelles M^{me} du Deffand écrivit des lettres stupéfiantes de profondeur, de drôlerie, de mordant, où se plaignait de la solitude, elle peuplait sa conscience.

Horace Walpole, de son côté, lui en écrivit autant, d'une « plume de fer trempée dans le fiel ». S'en voulut-il de sa dureté, celui que son amoureuse appelait

« homme de fer ou de neige ». Craignait-il que ses lettres, inférieures par leur style et leur esprit à celles de la femme qu'il repoussait en l'admirant, ne portent ombrage au reste de son œuvre ? Toujours est-il qu'il exigea de sa « chère vieille passion » qu'elle les détruisît. Ce qu'elle fit.

L'ironie du sort voulut que dès la mort de M^{me} du Deffand, en 1780, Horace Walpole s'éprit, en quelque sorte, d'une jeune femme, Mary Berry, qui rassembla les lettres de M^{me} du Deffand en se moquant, à son tour, de la passion (il est vrai beaucoup moins vive et plus cérébrale) qu'elle éveillait en son vieil ami. C'est à Mary Berry que l'on doit la publication, au début du XIX^e siècle, de cette correspondance et la notoriété persistante de celle qui n'aurait pu être qu'une personnalité circonstancielle et mondaine.

M^{me} du Deffand, comme son illustre devancière M^{me} de Lambert, qui officiait dans le salon de Nevers, une trentaine d'années auparavant, revendiquait la vérité. Ce goût de la sincérité pouvait prendre des formes brutales. Elle ne manqua pas d'ennemis. Outre Rousseau, sa cible fut Julie de Lespinasse dont elle s'était entichée, qu'elle soutint, puis jalouosa et haït. Quand cette dernière mourut, elle formula une oraison funèbre rapide, qui la tua une seconde fois : « M^{me} de Lespinasse est morte, cette nuit, deux heures après minuit ; ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui, ce n'est rien du tout. »

René de Ceccatty

La passion en filigrane

LE PAPIER
Une aventure au quotidien
de Pierre-Marc de Biasi.
Gallimard,
« Découvertes techniques »,
160 p., 82 F
(12,5 €). (Inédit.)

Dieu, que de papier ! Des brouettes, des rames, des bobines, des milliards d'images et de mots ! 300 millions de tonnes par an ! Sans lui, plus rien, plus de lettres, de pétitions, de journaux, de billets, de rouleaux hygiéniques, d'affiches, d'emballages... « *Il est la mémoire de la langue et de la nation. Le papier atteste : il est la preuve et le droit. Il circule, communique : c'est le support essentiel des échanges intellectuels et économiques de notre temps. Le papier habille, conditionne : il est la séduction du produit, l'âme de la société de consommation.* »

Sa création est vieille de plus de deux mille ans et son histoire celle d'un legs de l'Asie à l'Orient, de l'Orient à l'Occident. Une transmission au cours de laquelle le matériau fait l'objet de perfectionnements subtils. Pierre-Marc de Biasi archive avec minutie chaque étape de cette route du papier, celle des chiffonniers, des moulins, des dynasties papetières. Une évolution marquée par deux dates-clés : la naissance de l'imprimerie, mais surtout l'invention de la machine à papier en continu par le Français Louis-Nicolas Robert, voilà tout juste deux siècles, qui a permis sa fabrication à grande échelle.

En filigrane, se dessine le récit d'une passion humaine. Car ce support putrescible est à l'image de l'homme. Matière vivante, il finit par jaunir, s'effrite et tombe tôt ou tard en poussière. Sa fragilité est sa beauté. Une vulnérabilité qui contraste avec son poids économique, représentant aujourd'hui 2,5 % de l'activité mondiale. Et sa nécessité vitale, notamment pour... les sans-papiers.

André Meury

Macha Séry

Les frissons de la découverte

L'histoire des sciences de Colin Ronan remonte aux sources des civilisations anciennes

HISTOIRE MONDIALE DES SCIENCES

(The Cambridge Illustrated History of the World's Science)

de Colin Ronan.
Traduit de l'anglais
par Claude Bonnafont.
Seuil, « Points/Sciences »,
720 p., 72F (10,97 €).
(Première édition : Seuil, 1988.)

Il faut un brin d'audace pour oser entreprendre, seul et en quelque sept cents petites pages, le récit de cette « grande aventure intellectuelle » que fut le développement de la science, à travers le monde et depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ! Sans doute, Colin Ronan, historien des sciences, rassure-t-il d'emblée en précisant qu'il a fixé des limites rigoureuses à son travail, abandonnant toute technologie, fût-elle médicale par exemple, pour ne s'intéresser qu'à la « science pure », celle qui provoque des révolutions conceptuelles. Mais c'est pour aviver immédiatement la curiosité en annonçant qu'il accordera

« une place égale aux sciences rendues obsolètes par la révolution scientifique et au développement de la "science" moderne ». Le projet, dès lors, s'éclaire et une exigence s'impose : le lecteur devra se dépouiller de ses habitudes de pensée, de ses idées reçues, pour comprendre que les travaux « créateurs, audacieux et originaux » des civilisations anciennes, même sans lendemain reconnus, entrent dans l'épopée « glorieuse » de l'intelligence.

Que les astronomes mésopotamiens n'aient eu qu'un faible rôle dans le développement ultérieur de la science pour avoir négligé la nature des corps célestes, et Colin Ronan les absout pour avoir imaginé que les mathématiques, plutôt que l'animisme ou la magie, proposaient une « clé » aux relations entre l'homme et l'univers. Que les savants du sous-continent indien aient développé, dès le IV^e siècle, une théorie atomique « plus complexe et plus subtile » que celles de Démocrite et de Leucippe et l'historien britannique enrage de les voir s'en désintéresser au XVIII^e siècle... Que la science chinoise, aidée par la bureaucratie impé-

riale avant d'en être la victime, ait abandonné aux Européens le soin de la « révolution scientifique » n'empêche pas, note Ronan, que l'attitude chinoise à l'égard de l'univers, tout holistique, pourrait, un jour, modifier « certains aspects de l'approche occidentale de la Nature ». Mais qu'au cours du XII^e siècle les Acharites, condamnant un usage trop zélé de la raison, l'emportent sur les Mutazilites qui depuis cinq cents ans prônaient l'indispensable usage de l'intelligence humaine comme de tout don de Dieu, et la science arabe sombra dans le traditionnalisme intellectuel.

La suite est plus familière, de la révolution copernicienne à l'hypothèse du Big Bang qui, sans doute, n'a, pas plus qu'une autre, vocation à être la dernière. Sans rien ajouter de décisif à l'historiographie des sciences, cette contribution de Colin Ronan, destinée à un large public, a pour le moins le mérite de mettre en évidence un certain « frisson de la découverte » traversant les civilisations et les âges.

● LITTÉRATURE FRANÇAISE

ALLÉGRET Catherine

L'Entre deux mères
Le Livre de poche, n° 14586,
160 p., 26 F (3,96 €).

BALZAC Honoré de
La Comédie humaine. Tome 1 : La Maison du Chat-qui-pelote ; Gobseck ; Le Père Goriot ; Le Colonel Chabert ; La Messe de l'athée ; Eugénie Grandet ; Les Illusions perdues
Dossier : Balzac, une vie, par Pierre et Anne-Simone Dutief. Plans de La Comédie humaine. Avant-propos à « La Comédie humaine », par Honoré de Balzac. Omnibus, 1 152 p., 135 F (20,58 €).

BALZAC Honoré de
La Comédie humaine. Tome 2 : Ferragus ; La Duchesse de Langeais ; La Filles aux yeux d'or ; César Biroteau ; La Maison Nucingen ; Splendeurs et misères des courtisanes
Dossier : Balzac, inventeur du roman. Omnibus, 1 088 p., 135 F (20,58 €).

BALZAC Honoré de
La Comédie humaine. Tome 3 : Facino Cane ; Pierre Grassou ; La Cousine Bette ; Le Cousin Pons ; Une ténébreuse affaire ; Les Chouans
Dossier : Balzac vu par ses proches, lu et relu par la critique. Omnibus, 1 152 p., 135 F (20,58 €).

BALZAC Honoré de
La Comédie humaine. Tome 4 : Le Médecin de campagne ; Le Lys dans la vallée ; La Peau de chagrin ; Le Chef-d'œuvre inconnu ; Un drame au bord de la mer ; L'Auberge rouge ; L'Elixir de longue vie ; Lettres choisies
Dossier : Index des principaux personnages ; index des thèmes balzacien ; filmographie ; bibliographie. Omnibus, 1 088 p., 135 F (20,58 €).

BALZAC Honoré de
Le Cabinet des antiques
Edition présentée, établie et annotée par Nadine Satiat. Gallimard, Folio Classique, n° 3085, 320 p., 28 F (4,27 €).

BLANC Henri-Frédéric
Le Dernier Survivant de quatorze
Rocher, Nouvelle, 88 p., 34 F (5,18 €).

BOURBON-BUSSET Jacques de
Les Ailes de l'esprit
Rocher, Nouvelle, 76 p., 34 F (5,18 €).

BOZIER Raymond
Lieu-dit
Le Livre de poche, n° 14595,
160 p., 26 F (3,96 €).

BRUSSOLO Serge
Les Ombres du jardin
Gallimard, Folio, n° 3159,
400 p., 39 F (5,94 €).

CHAPSAL Madeleine
Les Amoureux
Le Livre de poche, n° 14588,
256 p., 26 F (3,96 €).

DELERM Philippe
Les chemins nous inventent
Le Livre de poche, n° 14584,
160 p., 30 F (4,57 €).

DOLTO Françoise
Enfances
Seuil, 128 p., 31 F (4,72 €).

ERNAUX Annie
« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* »
Gallimard, Folio, n° 3155,
120 p., 20 F (3,05 €).

ERNAUX Annie
La Honte
Gallimard, Folio, n° 3154,
144 p., 20 F (3,05 €).

GAZIER Michèle
En sortant de l'école
Seuil, Points, 240 p.,
39 F (5,94 €).

GIDE André
La Comtesse
Postface de Jean Lescure. Mille et Une Nuits, La petite collection, n° 226,
32 p., 10 F (1,50 €).

GIONO Jean
Le Serpent d'étoiles
Grasset, Les cahiers rouges,
266 p., 58 F (8,84 €).

GIROUD Françoise
Arthur, ou le bonheur de vivre
Le Livre de poche, n° 14600,
192 p., 26 F (3,96 €).

HADDAD Hubert
Visages et autres abîmes
Zulma, Grain d'orage, 124 p.,
49 F (7,47 €).

JONQUET Thierry, TARDI Jacques et TESTART Jacques
L'Enfant de l'absente
Préface de Thierry Jonquet. Postface de Jacques Testart. Seuil, 192 p., 35 F (5,33 €).

LAPOUGE Gilles
Le Bruit de la neige
Le Livre de poche, n° 14597,
224 p., 33 F (5,03 €).

LA ROCHEFOUCAULD
Mémoires, réflexions, lettres
Hachette Littératures, Pluriel, 272 p., 50 F (7,62 €).

MÉRIMÉE Prosper
Lettres libres à Stendhal suivi de H. B.
Présentées par Guy Goffette. Arléa, Arléa-Poche, n° 54,
128 p., 30 F (4,57 €).

MICHEL Louise
La Commune, histoire et souvenirs
La Découverte, Poches/Littérature, n° 65,
376 p., 75 F (11,43 €).

NOVAC Ana
Les Beaux Jours de ma jeunesse
Gallimard, Folio, n° 3164,
336 p., 39 F (5,94 €).

ORMESSON Jean d'
Casimir mène la grande vie
Gallimard, Folio, n° 3156,
256 p., 28 F (4,27 €).

REYES Alina
Corps de femme
Zulma, Grain d'orage, 134 p.,
49 F (7,47 €).

RIO Michel
Le Perchoir du perroquet
Seuil, Points, 128 p.,
31 F (4,72 €).

RIO Michel
Mélancolie Nord
Seuil, Points, 128 p.,
31 F (4,72 €).

SABATIER Robert
Le Lit de la merveille
Le Livre de poche, n° 14585,
288 p., 33 F (5,03 €).

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
Le Petit Prince
Avant-propos de Nathalie des Valières. Introduction de Pierre Chevrier. Gallimard, Folio, n° 3200, 104 p., 32 F (4,88 €).

SALVAYRE Lydie
La Déclaration
Seuil, Points, 128 p., 31 F (4,72 €).

SCHMIDT Joël
Le Jour de ma mère
Rocher, Nouvelle, 82 p., 34 F (5,18 €).

SOUBIRAN André
Les Hommes en blanc. Le grand métier (tome 3)
Le Livre de poche, n° 14570,
512 p., 40 F (6,10 €).

SOUBIRAN André
Les Hommes en blanc. Au revoir, docteur Roch ! (tome 4)
Le Livre de poche, n° 14571,
480 p., 40 F (6,10 €).

SOUPAULT Philippe
Profil perdu
Gallimard, Folio, n° 3165,
160 p., 28 F (4,27 €).

VANOYEKE Violaine
Les Histoires d'amour des pharaons
Le Livre de poche, n° 14592,
256 p., 30 F (4,57 €).

● **LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE**
AMIS Martin
Les Monstres d'Einstein
Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico. 10/18, Domaine étranger, n° 3032,
192 p., 38 F (5,79 €).

ARENAS Reinaldo
Arturo, l'étoile la plus brillante
Traduit de l'espagnol (Cuba) par Didier Coste. Seuil, Points, 89 p., 57 F (8,69 €).

AUSTEN Jane
Juvenilia
Traduit de l'anglais par Josette Salesse-Lavergne. 10/18, Domaine étranger, n° 3033, 352 p., 47 F (7,16 €).

BOWEN Elizabeth
Dernier automne
Traduit de l'anglais par Gabrielle Merchez. Rivages, Rivages/Poche, Bibliothèque étrangère, n° 265, 368 p., 62 F (9,47 €).

CABRERA INFANTE Guillermo
La Havane pour un enfant défunt
Préface d'Albert Bensoussan. Traduit de l'espagnol (Cuba) par Anny Amberni. Seuil, Points, 624 p., 59 F (8,99 €).

CAROSSA Hans
Journal de guerre
Traduit de l'allemand par Jacques Leguèbe. Grasset, Les Cahiers rouges, 210 p., 49 F (7,47 €).

CECCATTY René de et NAKAMURA Ryôji
La princesse qui aimait les chenilles
Philippe Picquier, Contes et légendes d'Asie, 160 p., 78 F (11,89 €).

COLOANE Francisco
Le Golfe des peines
Traduit de l'espagnol (Chili) par François Gaudry. Seuil, Points, 192 p., 35 F (5,33 €).

COOPER Lettice Fenny
Traduit de l'anglais par Geneviève Doze. Rivages, Rivages/Poche, Bibliothèque étrangère, n° 264, 448 p., 68 F (10,39 €).

DICK Philip K. Ubik
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Dorémieux. 10/18, Domaine étranger, n° 3034,
288 p., 44 F (6,70 €).

EISENBERG Deborah
Petits désordres sans importance
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Hechter. 10/18, Domaine étranger, n° 3037,
256 p., 44 F (6,70 €).

GRIMSLEY Jim
Les Oiseaux de l'hiver
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Annie Saumont. 10/18, Domaine étranger, n° 3038,
192 p., 41 F (6,25 €).

HESSE Hermann
Histoires d'amour
Nouvelles traduites de l'allemand par Edmond Beaujain, Alexandra Cade, Hervé du Cheyron de Beaumont et Jeanne-Marie Gaillard-Paquet. Le Livre de poche, n° 3310, 416 p., 40 F (6,10 €).

LEZAMA LIMA José
Le Jeu des décapitations
Traduit de l'espagnol (Cuba) par Benito Pelegrin. Seuil, Points, 128 p., 31 F (4,72 €).

LEZAMA LIMA José
Paradiso
Traduit de l'espagnol (Cuba) par Didier Coste. Seuil, Points, 672 p., 60 F (9,15 €).

LIE-ZI
Du vide parfait
Traduit du chinois par Lisa Bresner. Rivages, Rivages/Poche, Petite Bibliothèque, n° 263, 144 p., 48 F (7,33 €).

LIVINGSTONE David
Dernier journal de Livingstone
Arléa, Arléa-Poche, n° 53,
272 p., 40 F (6,10 €).

McCOURT Frank
Les Cendres d'Angela. Une enfance irlandaise
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Daniel Bismuth. J'ai lu, n° 5000, 510 p., 47 F.

SACHER-MASOCH Leopold von
La Vénus à la fourrure
Postface de Chloé Radiguet. Mille et Une Nuits, La petite collection, n° 228, 192 p., 23 F (3,51 €).

SCHLINK Bernhard
Le Liseur
Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Gallimard, Folio, n° 3158,
256 p., 28 F (4,27 €).

SEGAL Erich
Un homme, une femme, un enfant
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Magali Berger. Le Livre de poche, n° 14591, 256 p., 30 F (4,57 €).

SHREVE Anita
Le Poids de l'eau
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Claude Peugeot. Le Livre de poche, n° 14594,
256 p., 33 F (5,03 €).

TOLSTOÏ Léon
Maître et serviteur
Traduction revue par Bernard Kreise. Postface de Bernard Kreise. Mille et Une Nuits, La petite collection, n° 225, 104 p., 16,50 F (2,50 €).

WALSER Robert
Marie
Traduit de l'allemand (Suisse) par Jean Launay. Rocher, Nouvelle, 96 p., 34 F (5,18 €).

WARNER Alan
Morven Callar
Traduit de l'anglais (Ecosse) par Catherine Richard. 10/18, Domaine étranger, n° 3039,
256 p., 44 F (6,70 €).

WAUGH Evelyn
L'Épreuve de Gilbert Pinfold
Traduit de l'anglais par Claude Elsen. 10/18, Domaine étranger, n° 1511,
192 p., 44 F (6,70 €).

● **CLASSIQUE**
CICÉRON
Pour Milon
Préface et notes de Jean-Noël Robert. Traduit du latin par André Boulanger. Les Belles Lettres, Classiques en poche, n° 39, 39 F (5,94 €).

PÉTRARQUE
La Vie solitaire
Traduit du latin par Pierre Maréchaux. Rivages, Rivages/Poche, Petite Bibliothèque, n° 266, 320 p., 68 F (10,38 €).

PLATON
Ion
Préface de Jean-Luc Nancy. Notes de Jean-François Pradeau. Traduit du grec par Louis Méridier. Les Belles Lettres, Classiques en poche, n° 40,
39 F (5,94 €).

PLATON
Le Banquet
Traduction et postface de Jérôme Vérain. Mille et Une Nuits, La petite collection, n° 227, 96 p., 16,50 F (2,50 €).

PLATON
Le Bonheur selon Socrate (Gorgias)
Traduit du grec et présenté par Paul Chemla. Arléa, Retour aux grands textes, n° 41, 128 p., 30 F (4,57 €).

PLUTARQUE
L'Ami véritable
Traduit du grec et présenté par Paul Chemla. Arléa, Retour aux grands textes, n° 42, 160 p., 35 F (5,33 €).

● ROMANS POLICIERS

Pollutions

Nouvelles noires recueillies par Jean-François Merle. Fleuve noir, Les Noirs, 192 p., 42 F (6,40 €).

AUCOUTURIER Alain

L'Arthritique de la raison dure Baleine, Le Poulpe, 154 p., 39 F (5,94 €).

BRUSSOLO Serge

Les Enfants du crépuscule

Le Livre de poche, n° 17064, 256 p., 30 F (4,57 €).

CUSSLER Clive

Onde de choc

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claudie Langlois-Chassaignon. Le Livre de poche, n° 17062, 640 p., 46 F (7,01 €).

DARD Frédéric

Le Cahier d'absence

Fleuve noir, 224 p., 39 F (5,94 €).

DOHERTY Paul C.

L'Assassin de Sherwood

Traduit de l'anglais par Anne Bruneau et Christiane Poussier. 10/18, Grands détectives, n° 3036, 256 p., 44 F (6,70 €).

FILOCHE Pierre

Nanks

Baleine, Canaille/Revolver, 140 p., 39 F (5,94 €).

GARCIA AGUILERA

Carolina

Bloody Shame.

Une enquête de Lupe Solano Traduit de l'anglais par Géraldine Koff D'Amico.

Seuil, Points, 448 p., 46 F (7,01 €).

GEFFRAY Stéphane

Les Teutons flingueurs

Baleine, Le Poulpe, 154 p., 39 F (5,94 €).

GONZALES LEDESMA F.

La Dame de Cachemire

Traduit de l'espagnol par Jean-Baptiste Grasset. Gallimard, Folio Policier, n° 56, 352 p., 39 F (5,94 €).

HIGGINS Jack

L'Ange de la mort

Traduit de l'anglais par Bernard Blanc. Le Livre de poche, n° 17063, 352 p., 36 F (5,49 €).

KAMINSKY Stuart

Chico, banco, bobo

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Hilling. 10/18, Grands détectives, n° 3040, 192 p., 38 F (5,79 €).

LAPID Shoulamit

Alerte à Beershéva.

Une enquête

de Lisie Badikhi

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz. Le Livre de poche, n° 14598, 352 p., 36 F (5,49 €).

LEHMANN Christian

Un monde sans crime

Rivages, Rivages/Noir, n° 316, 320 p., 59 F (9,01 €).

MAGER Christophe

Les Feuilletons d'amour

Baleine, Instantanés de polar, 140 p., 42 F (6,40 €).

MEYER Kai

La Conjuration

des visionnaires

Traduit de l'allemand par Rosemarie Lipka. Rivages, Rivages/Mystère, n° 33, 432 p., 68 F (10,35 €).

MICHEL Franck

L'Ordre des choses

Les Belles Lettres, Le cabinet noir, n° 25, 176 p., 39 F (5,94 €).

MORRELL David

Totem

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Cheval et Stéphane Carn. Le Livre de poche, n° 17060, 480 p., 40 F (6,10 €).

PERRY Anne

Le Cadavre

de Bluegate Fields

Traduit de l'anglais par Anne-Marie Carrière. 10/18, Grands détectives, n° 3041, 384 p., 47 F (7,16 €).

POPKIN Zelda

Le Cadeau du mort

Traduit de l'anglais par Daniel Lemoine. Métailié, Métailié noir, n° 9, 250 p., 55 F (8,38 €).

SAN-ANTONIO

Ceci est bien une pipe

Fleuve noir, n° 172, 320 p., 42 F (6,40 €).

SANDERS Louis

Février

Rivages, Rivages/Noir, n° 315, 208 p., 52 F (7,94 €).

SCOPPETTONE Sandra

Long Island Blues

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nathalie Mège. Fleuve noir, Les Noirs, 352 p., 57 F (8,69 €).

SIMENON Georges

En cas de malheur

Le Livre de poche, n° 14282, 192 p., 30 F (4,57 €).

THOMAS Ross

Traîtrise !

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Pêcheux. Rivages, Rivages/Noir, n° 317, 416 p., 68 F (10,38 €).

THOMAS Ross

Voodoo Ltd

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Patrick Manchette. Rivages, Rivages/Noir, n° 317, 400 p., 62 F (9,47 €).

UPFIELD Arthur

Le Méandre du fou

Traduit de l'anglais par Michèle Valencia. 10/18, Grands détectives, n° 3035, 256 p., 44 F (6,70 €).

WEST Morris

Le Mystère Strassberger

Traduit de l'anglais par Jean-Michel Dulac. Le Livre de poche, n° 17065, 320 p., 36 F (5,49 €).

● ROMANS

FANTASTIQUES

ET DE

SCIENCE-FICTION

CONEY Michael

Le Roi de l'île

au sceptre

Traduit de l'anglais par Isabelle Delord-Philippe. Le Livre de poche, n° 7213, 512 p., 46 F (7,01 €).

DOURIAUX Hugues

Les Révoltés de Vonía.

Chroniques de Vonía II

Fleuve noir, SF Legend, 384 p., 42 F (6,40 €).

ETCHISON Dennis

Les Domaines de la nuit

Nouvelles traduites de l'anglais par Christian Meisterman. Les Belles Lettres, Le cabinet noir, n° 26, 272 p., 49 F (7,47 €).

GLUT Don

L'Empire contre-attaque

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

KHAN James

Le Retour du Jedi

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

KUBE-McDOWELL

Michael P.

Le Bouclier furtif

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

KUBE-McDOWELL

Michael P.

Le Défi du tyran

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

KUBE-McDOWELL

Michael P.

La tempête approche

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

LIGNY Jean-Marc

Les Chants de IA

au fond des réseaux

Baleine, Macno, 210 p., 42 F (6,40 €).

LUCAS George

La Guerre des étoiles

Traduit de l'anglais par Grégoire Dannereau. Fleuve noir, Star Wars, 320 p., 32 F (4,88 €).

RUPELLAN André

De flamme et d'ombre

Préface de Philippe Curval. Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 500 p., 69 F (10,52 €).

VILÀ Christian

Boulevard de l'infini

Fleuve noir, SF Metal, 256 p., 39 F (5,94 €).

● JEUNESSE

Bon voyage !

Larousse, Mon encyclo, 32 p., 38 F (5,79 €).

Dans la mer

Larousse, Mon encyclo, 32 p., 38 F (5,79 €).

Les Plus Beaux Poèmes d'aujourd'hui

Anthologie Fleurs d'encre. Présentée par Jacques Charpentreau. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 224 p., 31 F (4,73 €).

Les Animaux sauvages

Larousse, Mon encyclo, 32 p., 38 F (5,79 €).

Notre Corps

Larousse, Mon encyclo, 32 p., 38 F (5,79 €).

AHLBERG Allan

Bizardos et les pirates

Illustrations d'André Amztutz. Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 32 p., 26 F (3,96 €).

AHLBERG Allan

Madame Campagnol

la vétérinaire

Illustrations d'Emma Chichester Clark. Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 32 p., 26 F (3,96 €).

AMSTRONG Charlotte

Au bord de l'abîme

Traduit de l'anglais par Catherine Grégoire. Syros, Souris noire, 140 p., 29 F (4,42 €).

APPLEGATE K. A.

Le Départ

Traduit de l'anglais par Florence Meyeres. Gallimard Jeunesse, Folio junior/Animorphs, 224 p., 32 F (4,88 €).

BANKS Kate

Baboon

Illustrations de Georg Hallesleben. Traduit de l'anglais par Anne Krief. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 32 p., 26 F (3,96 €).

BEN KEMOUN Hubert

Le Jour des seigneurs

Illustrations d'Emile Bravo. Nathan Jeunesse, Lune noire, 176 p., 43 F (6,51 €).

BERNARD Sophie

Le Mystère de l'éventail rouge

Photographies de Martine Voyeux. Gallimard Jeunesse, Folio junior/Romans images, 96 p., 39 F (5,94 €).

BLYTON Enid

Oui-Oui et la girafe rose

Illustrations de Jeanne Bazin. Hachette Jeunesse, Bibliothèque mini-rose, 96 p., 26 F (3,96 €).

BROWN Ken

Salsifi ça suffit !

Traduit de l'anglais par Marie Aubelle. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 32 P., 26 F (3,96 €).

BROWN Ruth

Doudou

Traduit de l'anglais par Anne Krief. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 32 p., 26 F (3,96 €).

BRUN-COSME Nadine

La Fenêtre de neige

Illustrations de Nathalie Novi. Nathan Jeunesse, Demi-lune, 37 F (5,60 €).

BYERS Richard Lee

L'Histoire des jouets maudits

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier de Broca. Gallimard Jeunesse, Folio junior/Fais-moi peur !, 154 p., 29 F (4,42 €).

CADIER Florence

Qui est Laurette ?

Illustrations de Stéphane Girel. Nathan Jeunesse, Première Lune, 32 p., 35 F (5,33 €).

CARMODY Isabelle

Les Chaussons rouges

Illustrations d'Alain Frétet. Traduit de l'anglais (Australie) par Brigitte Delpech. Hachette Jeunesse, Eclipse, 14 F (2,13 €).

CHARYN Jerome

Otage à New York

Photographies de Jean-Christian Bourcart. Gallimard Jeunesse, Folio junior/Romans images, 96 p., 39 F (5,94 €).

CAUVIN Patrick

Tout ce que Joseph écrivit cette année-là

Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 224 p., 29 F (4,42 €).

DANIELS Lucy

Au secours des deux poulains

Traduit de l'anglais par Isabelle de Coulibeuf. Gallimard Jeunesse, SOS Animaux, 140 P., 29 F (4,42 €).

DANZIGER Paula

et **MARTIN Ann M.**

PS : répons-moi vite !

Traduit de l'anglais par Virginia Lopez-Ballesteros et Olivier Malthet. Gallimard Jeunesse, Folio junior, 182 p., 32 F (4,88 €).

DAVID François

L'Enfant volé

Illustrations de Hugues Micol. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 128 p., 39 F (5,90 €).

DESPLAT-DUC Anne-Marie

Frissons bretons

Illustrations de Migou. Hachette Jeunesse, Vertige cauchemar, 27 F (4,12 €).

DESPLAT-DUC Anne-Marie

La Soie au bout des doigts

Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 160 p., 27 F (4,12 €).

GARNIER Pascal

Mauvais reflet

Illustrations de Christophe Merlin. Nathan Jeunesse, Demi-lune, 37 F (5,60 €).

GIRAUD Robert

14 Contes de Russie

Père Castor-Flammarion, Castor poche senior, n° 681, 128 p., 23 F (3,51 €).

GRIMAUD Michel

La Ville hors du temps

Gallimard Jeunesse, Page blanche, 196 p., 39 F (5,94 €).

Le Monde Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de février 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

GREENBURG Dan
Une dent contre le Dr Jekyll dentiste

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier de Broca. Gallimard Jeunesse, Folio cadet, 80 p., 29 F (4,42 €).

GUDULE
L'Institut. À quoi ça sert d'apprendre ?

Illustrations de Bruno Mallart. Hachette Jeunesse, Bibliothèque verte, 160 p., 26 F (3,96 €).

GUDULE
La Poupée aux yeux vivants
 Illustrations de Magali Lefèbvre. Nathan Jeunesse, Lune noire, 128 p., 39 F (5,90 €).

HARRIS Christine
Fin du monde
 Illustrations d'Alain Fréret. Traduit de l'anglais (Australie) par Frédérique Revuz. Hachette Jeunesse, Eclipse, 14 F (2,13 €).

HOESTLANDT Jo
Mémé, t'as du courrier
 Illustrations de Claire Famek. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 128 p., 39 F (5,90 €).

HONAKER Michel
Taxiphobie
 Couverture de Judex. Père Castor-Flammarion, Castor poche senior, n° 682, 160 p., 27 F (4,27 €).

IMPEY Rose
Le Monstre sous le lit
 Illustrations de Moira Kemp. Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 48 p., 32 F (4,88 €).

IMPEY Rose
L'Homme tout plat
 Illustrations de Moira Kemp. Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 48 p., 32 F (4,88 €).

IMPEY Rose
Peur bleue dans la nuit
 Illustrations de Moira Kemp. Traduit de l'anglais par Anne de Bouchony. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 48 p., 32 F (4,88 €).

KEMP Gene
Mon chien
 Illustrations de Paul Howard. Traduit de l'anglais par Laurence Model. Gallimard Jeunesse, Folio cadet, 128 p., 29 F (4,42 €).

KOLEBKA Georges
Le Dicouac !
 Illustrations d'Avoine. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Dicos, 320 p., 35 F (5,34 €).

LAMBERT Christophe
Red City. Les dents de la forêt
 Hachette Jeunesse, Bibliothèque verte, 192 p., 29 F (4,42 €).

LENAIN Thierry
Silence les monstres !
 Illustrations de Serge Bloch. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,33 €).

LEPÈRE Pierre
La Jeunesse de Molière
 Gallimard Jeunesse, Page blanche, 196 p., 39 F (5,94 €).

LEROUX Gaston
Le Mystère de la chambre jaune
 Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Gai savoir, 352 p., 35 F (5,34 €).

LOUDE Jean-Yves
Les Loups du Val-d'Enfer
 Illustrations de Gilbert Maurel. Gallimard Jeunesse, Folio junior, 94 p., 29 F (4,42 €).

LUCARELLI Carlo
Le Trille du diable
 Traduit de l'italien par Diane Ménard. Gallimard Jeunesse, Page noire, 78 p., 32 F (4,88 €).

MAGNAN Anne
La Fêlée du logis
 Illustrations de Yves Calarnou. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,33 €).

MAGNAN Frédéric
Les Démons de Saint-Jacques
 Illustrations de Marc Mosnier. Hachette Jeunesse, Vertige policier, 27 F (4,12 €).

MARTIN Ann M.
Kristy et les champions
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Laure Goupil et Camille Weil. Gallimard Jeunesse, Folio junior/Le club des baby-sitters, 154 p., 29 F (4,42 €).

MAGNAN Frédéric
Les Démons de Saint-Jacques
 Illustrations de Marc Mosnier. Hachette Jeunesse, Vertige policier, 27 F (4,12 €).

NICODÈME Béatrice
Les Enigmes de Futékati. Le fantôme à la fenêtre
 Illustrations de François San Millan. Hachette Jeunesse, Bibliothèque mini-rose, 96 p., 26 F (3,96 €).

NOGUÈS Jean-Côme
Le Faucon déniché
 Illustrations de Guillaume Renon. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 208 p., 47 F (7,11 €).

ORAM Hiawyn
Blaireau a des soucis
 Illustrations de Susan Varley. Traduit de l'anglais par Anne Krief. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, 48 p., 32 F (4,88 €).

PETIT Xavier-Laurent
Piège dans les Rocheuses
 Père Castor-Flammarion, Castor poche senior, n° 680, 160 p., 27 F (4,7 €).

PHILIPPS Carolin
Café au lait et pain aux raisins
 Traduit de l'allemand par Jeanne Etoré. Père Castor-Flammarion, Castor poche junior, n° 679, 160 p., 27 F (4,7 €).

PINGUILLY Yves
Maman, j'ai des points bleus !
 Illustrations de Rémi Saillard. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,33 €).

PLÜSS Nicole
Ceinture noire, journal de James
 Traduit de l'anglais (Australie) par Jean-Luc Defromont. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 160 p., 27 F (4,12 €).

QUINE Caroline
Alice et la fusée spatiale
 Illustrations de Philippe Daure. Hachette Jeunesse, Bibliothèque verte, 192 p., 26 F (3,96 €).

RIVAIS Yak
Le Génie de la valise
 Nathan Jeunesse, Demi-lune, 37 F (5,60 €).

SAINT-DIZIER Marie
Red City. Les quatre doigts de la vengeance
 Hachette Jeunesse, Bibliothèque verte, 192 p., 29 F (4,42 €).

SIMON Francesca
Anatole a toujours le dernier mot
 Illustrations de Tony Ross. Traduit de l'anglais par Anne Dautun. Hachette Jeunesse, Bibliothèque rose, 160 p., 26 F (3,96 €).

SIMON Francesca
La Journée parfaite d'Anatole
 Illustrations de Tony Ross. Traduit de l'anglais par Anne Dautun. Hachette Jeunesse, Bibliothèque rose, 160 p., 26 F (3,96 €).

TOLSTOÏ Léon
Enfance et adolescence
 Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Gai savoir, 448 p., 35 F (5,34 €).

VALLON Jacqueline
L'Histoire de Moïse. III. La rencontre au mont Sinâï
 Illustrations de Maurice Pommier. Gallimard Jeunesse, Folio benjamin, Les histoires de la Bible, 32 p., 32 F (4,88 €).

WALUSZEC Christian
Le Secret du marionnettiste
 Traduit de l'allemand par Dominique Miermont. Gallimard Jeunesse, Page blanche, 320 p., 47 F (7,16 €).

● **THÉÂTRE**
RACINE
Les Plaideurs
 Flammarion, GF, 170 p., 30 F (4,57 €).

● **CINÉMA**
ASSAYAS Olivier
Kenneth Anger
 Cahiers du cinéma, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 320 p., 79 F (12,04 €).

BONITZER Pascal
Rien sur Robert
 Cahiers du cinéma, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 128 p., 49 F (7,47 €).

● **MUSIQUE**
COLLECTIF
Musique !
 Libro, Gulliver 2, n° 269, 92 p., 10 F (1,52 €).

BARA Guillaume
La Techno
 Libro Musique, n° 265, 84 p., 10 F (1,52 €).

BUSSY Pascal
Coltrane
 Libro Musique, n° 267, 86 p., 10 F (1,52 €).

DUCRAY François
Gainsbourg
 Libro Musique, n° 264, 88 p., 10 F (1,52 €).

UNGEMUTH Nicolas
Bowie
 Libro Musique, n° 266, 90 p., 10 F (1,52 €).

VIAN Boris
Ecrits sur le jazz
 Le Livre de poche, n° 14583, 704 p., 60 F (9,15 €).

● **ESSAIS CRITIQUES**
ANZIEU Didier
Beckett
 Gallimard, Folio Essais, n° 336, 304 p., 50 F (7,62 €).

COHN-BENDIT Daniel
Une envie de politique. Entretiens avec Lucas Delattre et Guy Herzlich
 La Découverte, Poches/Essais, n° 64, 264 p., 52 F (7,93 €).

DE VOS Bernard
Les Apaches des parkings. Adolescents des villes et des ghettos
 Labor, Quartier libre, 90 p., 59 F (8,99 €).

FORRESTER Viviane
L'Horreur économique
 Le Livre de poche, n° 14601, 192 p., 26 F (3,96 €).

HEES Marc
Des dieux, des héros et des managers, ou de quelques malentendus
 Labor, Quartier libre, 90 p., 59 F (8,99 €).

JULLIARD Jacques
La Faute aux élites
 Gallimard, Folio Actuel, n° 62, 256 p., 29 F (4,42 €).

MEYER Philippe
Du futur faisons table rase (Chroniques 3)
 Gallimard, Folio, n° 3163, 272 p., 29 F (4,42 €).

MEYER Philippe
Le futur ne manque pas d'avenir (Chroniques 2)
 Gallimard, Folio, n° 3162, 254 p., 29 F (4,42 €).

MEYER Philippe
Le progrès fait rage (Chroniques 1)
 Gallimard, Folio, n° 3161, 272 p., 28 F (4,27 €).

PICCO Frédéric
La Tragédie grecque. La Scène et le Tribunal
 Michalon, Le bien commun, 128 p., 59 F (8,99 €).

ROMILLY Jacqueline de
Le Trésor des savoirs oubliés
 Le Livre de poche, n° 14587, 224 p., 30 F (4,57 €).

WARNIER Jean-Pierre
La Mondialisation de la culture
 La Découverte, Repères, n° 260, 128 p., 49 F (7,47 €).

● **PHILOSOPHIE**
ANDRIEU Bernard
Médecin de son corps
 PUF, Médecine et société, n° 10, 125 p., 55 F (8,38 €).

BERNARDI Bruno
La Démocratie
 Flammarion, GF Corpus, 256 p., 39 F (5,94 €).

COUDEL Charles
Condorcet : instituer le citoyen
 Michalon, Le bien commun, 128 p., 59 F (8,99 €).

DUFLO Colas
Kant : droit et liberté
 Michalon, Le bien commun, 128 p., 59 F (8,99 €).

FISCHBACH Franck
Fichte et Hegel. La reconnaissance
 PUF, Philosophies, 128 p., 48 F (7,32 €).

GONTIER Thierry
Descartes
 Ellipses, Philo-philosophie, 64 p., 32 F (4,88 €).

GOYARD-FABRE Simone
Jean Bodin
 Ellipses, Philo-philosophie, 64 p., 32 F (4,88 €).

HAN FEI
Han Fei-tse ou Le Tao du prince
 Présenté et traduit du chinois par Jean Levi. Seuil, Points sagesse, 704 p., 69 F (10,52 €).

HATZENBERGER Antoine
La Liberté
 Flammarion, GF Corpus, 256 p., 39 F (5,94 €).

HOQUET Thierry
La Vie
 Flammarion, GF Corpus, 256 p., 39 F (5,94 €).

LAMARNE Paula
Ethiques de la fin de la vie. Acharnement thérapeutique, euthanasie, soins palliatifs
 Ellipses, Les dossiers de la bioéthique, 128 p., 55 F (8,38 €).

LURÇAT François
Le Chaos
 PUF, Que sais-je ?, n° 3434, 128 p., 42 F (6,40 €).

PROUST Françoise
L'Histoire à contretemps
 Le Livre de poche, Biblio essais, n° 4278, 288 p., 40 F (6,10 €).

RICŒUR Paul
Lectures 1. Autour du politique
 Seuil, Points, 384 p., 59 F (8,99 €).

SAADA Julie
La Tolérance
 Flammarion, GF, 256 p., 39 F (5,94 €).

SCHOPENHAUER Arthur
Esthétique et métaphysique
 Traduction d'Auguste Dietrich, revue et corrigée par Angèle Kremer-Marietti. Le Livre de poche, Classiques de la philosophie, n° 4648, 224 p., 36 F (5,49 €).

● HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE COLLECTIF

L'Année dans

« *Le Monde* » 1998

Gallimard, Folio Actuel, n° 63, 192 p., 29 F (4,42 €).

BAYET Jean

La Religion romaine

Payot, 350 p., 75 F (11,45 €).

BRAUDEL Fernand

Les Ambitions de l'histoire

Le Livre de poche, Références, n° 462, 672 p., 60 F (9,15 €).

CARRÈRE D'ENCAUSSE

Hélène

Nicolas II

Hachette littératures, Pluriel, 560 p., 60 F (9,14 €).

HELLER Michel

Histoire de la Russie

Flammarion, Champs, 986 p., 50 F (7,62 €).

NEVEUX Hugues

Les Révoltes paysannes en Europe (XIV^e-XVII^e siècle) Hachette littératures, Pluriel, 336 p., 55 F (8,38 €).

PERRAULT Gilles

Les Gens d'ici

Le Livre de poche, n° 14590, 544 p., 46 F (7,01 €).

ROVAN Joseph

Histoire de l'Allemagne

Seuil, Points histoire, 800 p., 75 F (11,43 €).

TONNELLIER François et **VIGNERON Emmanuel**
Géographie de la santé en France

PUF, Que sais-je ?, n° 3435, 128 p., 42 F (6,40 €).

● SCIENCES HUMAINES BOYSSON-BARDIES Bénédicte

Comment la parole vient aux enfants Odile Jacob, Opus, n° 91, 294 p., 70 F (10,67 €).

DADOUN Roger

Cent fleurs pour Wilhelm Reich Payot, 426 p., 78 F (11,91 €).

DOLTO Françoise

Lorsque l'enfant paraît (tome 1) Seuil, Points, 192 p., 35 F (5,33 €).

DOLTO Françoise

Lorsque l'enfant paraît (tome 2) Seuil, Points, 224 p., 35 F (5,33 €).

DOLTO Françoise

Lorsque l'enfant paraît (tome 3) Seuil, Points, 192 p., 35 F (5,33 €).

FUKS Paul

Les Rêves Milan, Les essentiels, n° 132, 64 p., 25 F (3,81 €).

MORGAN Elaine

Les Cicatrices de l'évolution Traduit de l'anglais par Maurice Pagnoux. 10/18, Bibliothèque 10/18, n° 3 031, 256 p., 50 F (7,62 €).

RAULET Gérard

Apologie de la citoyenneté

Cerf, Humanités, 127 p., 65 F (9,90 €).

REICH Wilhelm

L'Ether, Dieu et le Diable

Payot, 238 p., 64 F (9,77 €).

REICH Wilhelm

L'Irruption de la morale sexuelle

Payot, 250 p., 72 F (10,92 €).

RONDAL Jean-A.

Comment le langage vient aux enfants Labor, Psy, 110 p., 67 F (10,21 €).

ROUSSEL Louis

La Famille incertaine

Odile Jacob, Opus, n° 90, 334 p., 70 F (10,67 €).

● SCIENCES SOCIALES ALBERTINI Jean-Marie

Mondialisation et stratégies industrielles

Milan, Les essentiels, n° 134, 64 p., 25 F (3,81 €).

BEKERMAN Gérard

La Citoyenneté

PUF, Que sais-je ?, n° 2599, 128 p., 42 F (6,40 €).

COMBEMALE Pascal

Introduction à Keynes

La Découverte, Repères, n° 258, 128 p., 49 F (7,47 €).

ERBES-SEGUIN Sabine

La Sociologie du travail

La Découverte, Repères, n° 257, 128 p., 49 F (7,47 €).

GUELLEC Dominique

Economie de l'innovation

La Découverte, Repères, n° 259, 128 p., 49 F (7,47 €).

HALBA Bénédicte

Dopage et sport

Milan, Les essentiels, n° 133, 64 p., 25 F (3,81 €).

LENGELLE-TARDY Maurice

L'Esclavage moderne

PUF, Que sais-je ?, n° 3470, 128 p., 42 F (6,40 €).

LE PORS Anicet

La Citoyenneté

PUF, Que sais-je ?, n° 665, 128 p., 42 F (6,40 €).

MONTAIN-DOMENACH

Jacqueline

L'Europe de la sécurité intérieure

Montchrestien, Clefs, 160 p., 70 F (10,67 €).

MUZET Alain

Le Bruit

Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

PAYAN Jean-Jacques et **MOUSTACHI Alfred**

L'Automobile

Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

RENARD Jean-Bruno

Rumeurs et légendes urbaines

PUF, Que sais-je ?, n° 3445, 128 p., 42 F (6,40 €).

ROSANVALLON Pierre

Le Capitalisme utopique.

Histoire de l'idée de marché Seuil, Points essais, 272 p., 46 F (7,01 €).

ROSANVALLON Pierre

La Question syndicale Hachette Littératures, Pluriel, 282 p., 55 F (8,38 €).

SOULEZ Christophe

Les Violences urbaines

Milan, Les essentiels, n° 130, 64 p., 25 F (3,81 €).

VOS René de

Le Bizutage

PUF, Médecine et société, n° 11, 125 p., 55 F (8,38 €).

● ENSEIGNEMENT ACHER Lionel

Jean Racine : « Phèdre »

PUF, Etudes littéraires, n° 60, 128 p., 48 F (7,32 €).

AMBRIÈRE Madeleine
Balzac et « la Recherche de l'absolu »

PUF, Quadrige, n° 270, 704 p., 149 F (22,71 €).

ASSOUN Paul-Laurent
Marx et la répétition historique

PUF, Quadrige, n° 281, 272 p., 69 F (10,52 €).

BILON Marcelle

« *Voyage au bout de la nuit », de Céline* Ellipses, Résonances, 128 p., 40 F (6,10 €).

BOYER BEN-KEMOUN Joëlle

L'Europe et le monde dans la seconde guerre mondiale Ellipses, Le bac en tête, Histoire, 196 p., 32 F (4,88 €).

BROYER Jean

Le Mythe antique dans le théâtre du XX^e siècle : Antigone-Œdipe-Electre Ellipses, 40/4, 80 p., 32 F (4,88 €).

CRAUK Martine
Population et développement en Chine

Ellipses, Le bac en tête, Géographie, 64 p., 28 F (4,27 €).

DAMOUR Jean-Pierre

« *La Règle du jeu », de Jean Renoir* Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F (5,49 €).

GODFROID Ivan O.
La Psychiatrie de la femme PUF, Médecine et société, n° 9, 125 p., 55 F (8,38 €).

HOCQ Christian
Les Transformations économiques et sociales du monde de 1945 à 1973 Ellipses, Le bac en tête, Histoire, 64 p., 28 F (4,27 €).

LACKOVIC Valérie
« *Tristan et Iseut »* Ellipses, Résonances, 128 p., 40 F (6,10 €).

LEPAN Géraldine
Rousseau, « Nouveau Discours (Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes) » Ellipses, Philo-textes, 64 p., 32 F (4,88 €).

MAKOWIAK Alexandra
Kant, « Anthropologie d'un point de vue pragmatique » (“De la faculté d'imaginer”) Ellipses, Philo-textes, 96 p., 36 F (5,49 €).

NOVARINO Albine

La Littérature française, du Moyen Age au XVIII^e siècle

Milan, Les essentiels, n° 131, 64 p., 25 F (3,81 €).

PAPADAKOS Vassilios
Crise sociale et psychiatrie PUF, Médecine et société, n° 8, 125 p., 55 F (8,38 €).

PIGLER Agnès

Plotin, « Ennéade » III-7 (45), “De l'éternité et du temps” Ellipses, Philo-textes, 64 p., 32 F (4,88 €).

SÉVÉRAC Pascal
Spinoza, « Appendice à la première partie de “L'Éthique” » Ellipses, Philo-textes (Texte et commentaire), 64 p., 32 F (4,88 €).

SIGAYRET Lucien
Rome et les barbares Ellipses, Civilisation latine par les textes, 96 p., 42 F (6,40 €).

SILLAM Maguy
« *Boule-de-Suif », de Guy de Maupassant* Ellipses, Résonances, 128 p., 40 F (6,10 €).

TOMES Arnaud
Sartre, « L'existentialisme est un humanisme » Ellipses, Philo-textes (Texte et commentaire), 64 p., 32 F (4,88 €).

TRAN-OBERLÉ Chantal
Autoévaluation en mathématiques. 800 questions pour comprendre et assimiler le cours PC PC PSI PSI** Ellipses, Taupe-test, 288 p., 120 F (18,30 €).

ZANANIRI Chérif
T.I.P.E. Physique mode d'emploi Ellipses, Taupe-test, 368 p., 150 F (22,88 €).

● **SCIENCES ET TECHNIQUES CREVIER Daniel**
A la recherche de l'intelligence artificielle Flammarion, Champs, 440 p., 55 F (8,38 €).

DAWKINS Richard
Qu'est-ce que l'évolution ? Le fleuve de la vie Traduit de l'anglais par Thiên Nga Lê. Hachette Littératures, Pluriel, 192 p., 35 F (5,33 €).

DUCOT Emmanuel
L'Homéopathie Ellipses, Vivre et comprendre, 128 p., 49 F (7,47 €).

FERRIS Timothy
Histoire du cosmos de l'Antiquité au big bang Préface de Pierre Léna. Traduit de l'anglais par Oristelle Bonis. Hachette Littératures, Pluriel, 480 p., 60 F (9,15 €).

GLASHOW Sheldon
Le Charme de la physique. La recherche des secrets de la matière Préface de Gilles Cohen-Tannoudji. Traduit de l'anglais par Olivier Colardelle. Hachette Littératures, Pluriel, 320 p., 50 F (7,62 €).

JAEGER Christophe de
Les Techniques de lutte contre le vieillissement PUF, Que sais-je ?, n° 3463, 128 p., 42 F (6,40 €).

LEAKEY Richard et **LEWIN Roger**
La Sixième Extinction Traduit de l'anglais par Vincent Fleury. Flammarion, Champs, 352 p., 50 F (7,62 €).

MINSTER Jean-François
La Machine Océan Flammarion, Champs, 298 p., 50 F (7,62 €).

REEVES Hubert
Dernières nouvelles du cosmos. 1. Vers la première seconde Seuil, Points sciences, 256 p., 43 F (6,55 €).

SINGH Simon
Le Dernier Théorème de Fermat Traduit de l'anglais par Gerald Messadié. Hachette Littératures, Pluriel, 320 p., 50 F (7,62 €).

● RELIGIONS SPIRITUALITÉ ABBÉ PIERRE

Mémoires d'un croyant Le Livre de poche, n° 14593, 192 p., 26 F (3,96 €).

MAURIAC François
Vie de Jésus Seuil, Livre de vie, n° 1, 256 p., 46 F (7,01 €).

TOULA-BREYSSE Jean-Luc
Bouddha et le bouddhisme Philippe Picquier, Picquier/Poche, n° 110, 96 p., 32 F (4,88 €).

● **INFORMATIQUE GIESEKE Wolfram**
Microsoft Plus 1 98 Traduit de l'allemand par Marie-Emmanuelle Choffin. Micro Application, Guidexpress, 144 p., 72 F (10,98 €).

POTT Olivier et **VOLKER Simon**
Gravez vos CD Traduit de l'allemand par Danielle Lafarge. Micro Application, Guidexpress, 160 p., 72 F (10,98 €).

RUDOLPH M. T. et **KONETZKO T.**
Accélérez Internet Traduit de l'allemand par Laurence Serri et Pierre M. Wolf. Micro Application, Guidexpress, 192 p., 72 F (10,98 €).

● **BIOGRAPHIES DELBÉE Anne**
Racine roman Le Livre de poche, n° 14589, 448 p., 36 F (5,49 €).

● **SANTÉ BOUTON Jeannette**
Sommeil et joie de vivre Cerf, Paroles pour vivre, 153 p., 50 F (7,62 €).

Le Monde Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de février 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

